

Université de Montréal

Théorie des émotions et émotions animales

Par

Léa Latour

Département des arts et des sciences, Faculté de philosophie

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Maîtrise ès arts
en philosophie, option enseignement au collégial

Septembre 2020

© Léa Latour, 2020

Université de Montréal

Département de philosophie, Faculté des arts et des sciences

Ce mémoire intitulé

Théorie des émotions et émotions animales

Présenté par

Léa Latour

A été évalué(e) par un jury composé des personnes suivantes

David Piché

Président-rapporteur

Christine Tappolet

Directrice de recherche

Pieter Dietsch

Membre du jury

Résumé

Est-ce que les animaux ont des émotions? Cette question constitue un défi de taille pour les théories philosophiques des émotions qui peinent déjà à trouver consensus dans une définition des émotions humaines. Or, les évidences de l'existence d'une vie émotionnelle animale sont indéniables. Nous croyons que toute théorie des émotions réussie doit être en mesure de rendre compte de l'existence d'émotions animales tout en respectant le critère de l'intentionnalité des émotions. Dans ce mémoire, nous offrons un bref panorama de trois approches de la théorie des émotions qui soutiennent que les animaux sont capables d'expériences émotionnelles. D'abord, nous abordons l'approche évolutive (Darwin, Ekman et Plutchik) qui centre sa définition de l'émotion autour de son utilité pour la survie de l'organisme et qui défend l'universalisme des émotions basiques. Ensuite, nous traitons de l'approche somatique des émotions (James, Damasio et Prinz) qui soutient que les émotions sont des sensations et des changements corporels. Enfin, nous abordons l'approche cognitiviste jugementale (Solomon, Nussbaum) qui considère que les émotions sont fondamentalement des jugements évaluatifs. Au fur et à mesure de notre enquête, nous appliquons les critères constitutifs des différentes théories des émotions aux animaux non humains de manière à mettre en lumière les éléments potentiellement problématiques de chacune. Nous concluons en présentant les implications des présupposés philosophiques des émotions animales dans une visée pratique en éthique animale.

Mots-clés : philosophie, émotion, animaux non humains

Abstract

Do animals have emotions? This question constitutes a sizable challenge for the philosophical theories of emotions, which already struggle to find consensus in a definition of human emotions. However, the evidence of emotional life in animals is undeniable. We believe that any successful theory of emotions must be able to account for the existence of animal emotions while respecting the criterion of intentionality of emotions. In this dissertation, we provide a brief overview of three approaches to the theory of emotions that hold that animals are capable of emotional experiences. First, we discuss the evolutionary approach (Darwin, Ekman and Plutchik) which centers its definition of emotion around its usefulness for the survival of the organism and defends the universalism of basic emotions. Next, we examine the somatic approach to emotions (James, Damasio and Prinz) which maintains that emotions are sensations and bodily changes. Finally, we observe the judgmental cognitivist theory (Solomon, Nussbaum) which considers that emotions are fundamentally evaluative judgments. As our investigation progresses, we apply the criteria of the various theories of emotions to non-human animals in order to highlight their potentially problematic elements. Finally, we evaluate the implications of the philosophical presuppositions of animal emotions in a practical aim in animal ethics.

Keywords : philosophy, emotion, non-human animals

Table des matières

Résumé	1
Abstract	2
Table des matières	3
Liste des figures	5
Remerciements	7
Introduction	8
Deux présupposés de départ	11
Chapitre 1 – L’approche évolutionniste	15
Darwin et la fonction évolutive des émotions	15
Ekman et les émotions comme programmes affectifs	19
Plutchik et les émotions modulaires	23
L'application de l'approche évolutionniste aux émotions animales	27
Chapitre 2 – L’approche somatique	31
William James et les émotions comme sentiments	32
La théorie Jamesienne critiquée	34
Antonio Damasio: La théorie somatique revue par les neurosciences	36
L’hypothèse des marqueurs somatiques	39
Jesse Prinz: L’émotion comme perception	41
L’évaluation incarnée: le corps comme interprète	43
Chapitre 3 – L’approche cognitiviste	47
L’importance de l’intentionnalité	47
Le cognitivisme pur et dur : les émotions exigent la manipulation de concepts	48
Nussbaum et Solomon: La théorie jugementale	50

L'application de l'approche jugementale aux émotions animales	55
Conclusion	57
Références bibliographiques	61

Liste des figures

Figure 1	22
Figure 2	25
Figure 3	25

Pour Clara

Remerciements

Je remercie tous ces gens qui m'ont permis de mener à bien ce projet si important pour moi et qui m'ont soutenu pendant les événements chaotiques et imprévisibles qui ont entouré la rédaction de ce mémoire. Un merci particulier à Christine Tappolet pour sa compréhension et son accompagnement, à Monique pour son soutien indéfectible et à Robert pour son amour inconditionnel (qui a été mis à rude épreuve dans les derniers mois).

Introduction

For the longest time, science has depicted animals as stimulus-response machines while declaring their inner lives barren. This has helped us sustain our customary 'anthropodenial': the denial that we are animals. We like to see ourselves as special, but whatever the difference between humans and animals may be, it is unlikely to be found in the emotional domain. – Frans De Waal (2019)

Comme tous les soirs, Bob fait sa promenade le long de la route qui mène à son parc préféré. Soudainement, il aperçoit une ombre s'avancer rapidement vers lui. Son rythme cardiaque s'accélère, sa pression sanguine augmente, ses pupilles se dilatent et il fixe son attention vers l'objet qui file dans sa direction. Bob reconnaît enfin la silhouette d'un berger allemand massif et remarque à sa physionomie qu'il ne s'agit pas d'un chien amical: l'animal laisse échapper un grognement sourd de ses lèvres retroussées, ses crocs acérés bien en évidence, les oreilles érigées sur sa tête, les yeux fixés sa proie. Bob sent ses poils se hérissier sur son corps, ses muscles se raidir, sa respiration s'accélérer et ses membres trembler. Sans s'en rendre compte, il a déjà fait un pas vers l'arrière. Il observe nerveusement ces possibilités: doit-il courir, grimper à l'arbre le plus près ou affronter la bête? Il décide de tenter sa chance à la course et s'enfuit le plus rapidement possible hors d'atteinte du chien menaçant.

Quelle est l'émotion ressentie par le protagoniste de cette histoire? Vous aurez rapidement reconnu la peur du pauvre Bob qui a dû ressentir la frousse de sa vie en rencontrant ce chien menaçant. Maintenant, si on vous apprenait que Bob n'est pas un homme, mais un chat domestique, est-ce que vous auriez la même assurance à voir dans son comportement la représentation de la peur?

Il est commun pour les gens qui partagent leur quotidien avec des animaux non humains, du dresseur de chevaux au gardien de Zoo, en passant par les primatologues et les éthologues, d'emprunter le lexique des émotions humaines pour décrire la vie mentale des animaux qu'ils observent. Or, une partie de la communauté de chercheurs, du côté des sciences de la nature comme de la philosophie, reste sceptique quant à l'attribution d'émotions aux animaux non humains et

soulève des doutes, voir même des avertissements, à l'égard de cette pratique courante. Au cœur de cette querelle scientifique multidisciplinaire réside le besoin de clarification du concept même d'émotion, autant chez l'homme que chez l'animal. Nous sommes d'avis que ce travail critique relève d'abord et avant tout de la philosophie qui doit déblayer la voie pour faciliter les échanges entre les domaines et la mise en commun des savoirs. La visée centrale de ce mémoire sera de présenter diverses explications de la nature des émotions et de les appliquer aux émotions des animaux.

Est-ce que les animaux ont des émotions? Nous observons les animaux non humains et nous avons souvent l'impression d'y rencontrer le reflet de nos propres émotions. Pourtant, nous reconnaissons aussi que la grande majorité des animaux ne partagent pas notre intelligence; on hésite même à leur octroyer une « conscience » au sens propre du terme. L'expérience émotionnelle semble mobiliser des capacités variées et complexes, du moins chez l'humain: on associe généralement l'émotion avec la capacité de poser des jugements, d'évaluer et d'interpréter des données et des situations, d'imaginer le futur et de faire des prévisions. L'émotion fait souvent appel à nos préférences, à nos désirs, à nos aspirations, nos besoins ; elle peut solliciter la réflexion, la mémoire, le langage, etc. En prenant conscience de l'ampleur des mécanismes qui entre en jeu dans la production et l'expression des émotions, on peut douter que les animaux aient les capacités nécessaires pour avoir des émotions semblables aux nôtres. Pourtant... on ne peut renier qu'ils vivent *quelque chose* qui s'apparente sous plusieurs points aux émotions humaines. Lorsqu'elle se fait réveiller subitement par un bruit fracassant, la lionne qui raidit tout son corps et hérisse ses poils semble surprise. Les corbeaux réunis en cercle autour d'un des leurs gisant sans vie nous paraissent en deuil. On croirait même reconnaître la nostalgie dans le regard du chimpanzé en cage qui fixe l'horizon.

Quand le psychanalyste Jeffrey Moussaieff Masson, en préparation de son ouvrage à succès *When elephants weep : the emotional lives of animals* (1996), a demandé à un expert en comportement animal s'il croyait que les animaux avaient des émotions, il s'est fait répondre « Je ne sais pas ce que ça veut dire. » (Masson & McCarthy, p. 8). On ne pourrait lui en tenir rigueur. Plutchik (2001) estime que plus de 90 définitions du terme « émotion » ont été proposées durant

le 20e siècle. Comme nous le verrons dans ce mémoire dédié à cette question, la définition d'une émotion est encore loin de faire consensus. Comment pourrait-on démontrer que les animaux sont capables d'émotions quand on peine à s'entendre sur la définition du concept même d'émotion?

Alors, qu'est-ce qu'une émotion? Pour clarifier le concept, on doit d'abord s'attarder sur ses caractéristiques essentielles. On dit que les émotions sont des réponses complexes, variées, qu'elles peuvent être instinctives ou réfléchies, qu'elles sont associées à des réactions physiologiques (pouvant être très intenses ou être à peine perceptibles, voire inconscientes), qu'elles motivent nos actions, qu'elles expriment nos valeurs, qu'elles nous informent sur notre perception du monde et sur nos états intérieurs, qu'elles sont parfois cohérentes et justifiées, autre fois complètement instinctives et irrationnelles. On comprend que les philosophes aient de la difficulté à rendre compte de tous ces critères dans une théorie satisfaisante. Chaque école de pensée construit sa théorie autour d'une ou de plusieurs caractéristiques considérées comme essentielles, devenant vulnérable à la critique par son inaptitude à rendre compte des autres aspects constitutifs de l'expérience émotionnelle. L'approche évolutive centrera sa définition de l'émotion autour de son utilité pour la survie de l'organisme. La théorie somatique soutiendra que les émotions sont des sensations et des changements corporels. Enfin, les théories dites cognitives affirmeront que les émotions sont fondamentalement des jugements évaluatifs. On peine donc à arriver à un consensus sur la définition même du concept d'émotion ou sur ses mécanismes. Cependant, toutes les approches que nous venons de mentionner possèdent au moins une caractéristique commune: elles sont d'avis que les animaux sont capables d'émotions. Lors de ce mémoire, nous tenterons de brosser un panorama de ces trois grandes approches des émotions qui présentent toutes, à leurs manières, des arguments importants à considérer pour la définition des émotions animales. Nous tâcherons d'observer comment les critères constitutifs de leurs explications de l'expérience émotionnelle peuvent être appliqués aux animaux non humains. Enfin, nous évaluerons les implications des présupposés philosophiques des émotions animales dans une visée pratique en éthique animale.

Deux présupposés de départ

John Deigh, dans son article *Primitive Emotions* (2004), soutient que deux faits doivent être reconnus par toute théorie des émotions. Le premier est que les animaux non humains sont capables d'émotions. Par cette affirmation, Deigh ne prétend pas que les animaux sont capables de ressentir l'éventail des émotions présentes chez l'homme, mais qu'il est manifeste qu'ils ressentent ce qu'il appelle des « émotions primitives », ces réactions instinctives et spontanées, résultant des pressions de la sélection naturelle et de la lutte pour la survie. Certaines de nos réactions émotionnelles les plus élémentaires telles que la peur, la surprise, la colère ou le dégoût, semblent relever de ces mécanismes évolutifs aussi présents chez les animaux (ou, du moins, chez nos cousins les primates). L'origine évolutive de ces émotions ancrées dans nos processus biologiques semble expliquer (en partie) l'instantanéité de nos réactions : on sursaute face à la surprise, on froisse le nez de dégoût et l'on ramène nos membres vers le centre du corps en réaction à un bruit effrayant. Ces exemples démontrent que nos réactions émotives les plus élémentaires sont souvent instinctives : on n'a parfois même pas le temps de prendre conscience de leur cause avant d'en ressentir les effets. Cette rapidité d'exécution est essentielle à la survie de l'organisme (animal ou humain) qui doit répondre instantanément et efficacement aux dangers potentiels.

Le second fait dont doit tenir compte toute théorie des émotions pour être exhaustive est que l'émotion constitue un état intentionnel, c'est-à-dire qu'elle est dirigée vers un objet, qu'elle est représentée toujours une réaction « à propos de quelque chose ». Cette intentionnalité est remarquable dans le langage commun. Lorsqu'on raconte que Bob a peur, on spécifiera l'objet de sa peur : Bob a peur du chien menaçant. C'est parce qu'une émotion répond au critère de l'intentionnalité qu'elle peut être considérée comme justifiée ou injustifiée. Si le chien qui s'avance vers Bob représente pour lui un danger imminent, en raison de son attitude menaçante et ses crocs acérés, on dira que sa peur est justifiée. Or, si Bob est effrayé par la vision d'un petit caniche à l'air inoffensif, on dira que sa réaction n'était pas justifiée. Pour avoir un contenu intentionnel, il faut donc que l'émotion relève d'une certaine évaluation du monde extérieur, qu'elle traduise une

perception de la situation qui justifie une réaction adéquate. Être heureux de rencontrer un vieil ami, c'est considérer cette rencontre comme un événement positif pour nous. S'attrister du décès d'un proche implique que nous considérons sa perte comme représentant une situation désagréable. Une émotion, défendra Solomon (2003), ne peut donc être dissociée de son objet.

Deigh remarque que de rendre compte de ces deux faits conjointement dans une théorie des émotions unifiée et cohérente représente un défi de taille pour les philosophes. Traditionnellement, les théories réussissent à expliquer de manière satisfaisante l'une ou l'autre de ces caractéristiques, mais rarement les deux à la fois. En effet, on suppose que pour que les émotions soient intentionnelles, l'individu a besoin de mobiliser des capacités cognitives considérables que la grande majorité des animaux non humains ne semblent pas posséder. À l'inverse, on remarque que plusieurs émotions fondamentales des hommes et des animaux produisent des réactions instinctives et immédiates qui ne relèvent pas de processus cognitifs complexes. En focalisant sur l'une ou l'autre de ces propriétés (être intentionnelle ou être présente chez les animaux non humains), les approches traditionnelles en philosophie des émotions ne permettent pas de rendre compte efficacement de ces deux critères essentiels. La source du problème, selon Deigh, relève de l'écart entre les exigences des deux types d'explications théoriques.

The reason, in either case, is the gap between the way intentional states of mind are typically understood and the way primitive emotions are typically understood. The problem of closing this gap seems to outstrip the resources of these theories. The point is not generally recognized, however. (2004)

Au cours de notre analyse, nous porterons une attention particulière sur la façon dont les théoriciens des émotions rendent compte de ces deux états de fait. Nous plongerons donc dans la présentation de quelques théories influentes des émotions avec ces deux présupposés en tête. D'abord, il nous semble manifeste que les émotions sont des réactions à des situations, des individus ou des choses. En ce sens, on a tendance à voir dans la réaction émotionnelle une sorte de jugement, une interprétation ou du moins une perception d'un état du monde. Nous observerons comment les théories rendent compte de l'intentionnalité des émotions et expliquent les liens entre les émotions et leurs objets. Ensuite, nous sommes d'avis, avec Deigh, que les théories doivent expliquer le phénomène des émotions animales. Cela ne veut pas dire que l'on prévoit que

l'ensemble des approches théoriques admettent que toutes les espèces sont capables d'émotions. Seulement, si on nie l'existence des émotions animales, en fonction de quelque critère que ce soit (qui relève habituellement de l'étendue de leurs capacités cognitives), on se doit d'expliquer quelle est la nature des réactions qu'on observe chez les animaux. Enfin, les animaux semblent ressentir des choses, mais portent peu de jugements. Comment réunir ces deux principes dans une théorie unifiée? C'est un des défis que pose la question des émotions animales et qui nous accompagnera au long de notre réflexion. Nous sommes lucides quant aux objectifs atteignables de ce mémoire et ne prétendons pas solutionner cette question aussi importante que complexe. Or, nous croyons qu'un examen critique des différentes théories des émotions dans la perspective de leurs applications aux animaux non humains permettra d'apporter quelques éclaircissements ou, du moins, de réaffirmer l'importance de cette question et de ses implications.

Chapitre 1 – L’approche évolutionniste

La définition de la nature des émotions animales est une entreprise multidisciplinaire. Parmi les multiples schèmes explicatifs provenant des diverses sources et spécialistes qui étudient la question, on ne retrouve encore que peu de consensus. Il existe, cependant, une exception notable: tous doivent se positionner par rapport à l'approche évolutionniste développée initialement par Charles Darwin. Nul ne peut ignorer l'influence de la théorie de l'évolution et toute théorie scientifique des émotions doit s'accorder avec ses principes de base: tous les êtres vivants proviennent d'une origine commune et doivent s'adapter aux défis de leur environnement dans une incessante lutte pour la survie. Dans cette optique, les réactions émotionnelles doivent être comprises comme issues de processus adaptatifs ayant comme fonction ultime la protection de l'organisme et la survie de l'espèce. C'est le fondement de ce que nous appelons l'approche fonctionnelle des émotions. Cette approche se distingue des autres de notre panorama en ce qu'elle sert de schème explicatif de l'expérience émotionnelle, constituant la fondation sur laquelle s'appuie diverses définitions de la nature et des mécanismes de l'émotion. En ce sens l'approche évolutionniste peut ainsi être qualifiée de « théorie classique des émotions ». Nous débuterons ainsi notre panorama des différentes approches philosophiques des émotions animales en présentant les grandes lignes de la théorie Darwinienne, puis en nous concentrant sur les contributions de deux représentants contemporains ayant présenté des contributions considérables pour le développement de l'approche évolutionniste des émotions: Paul Ekman et Robert Plutchik.

Darwin et la fonction évolutive des émotions

Il est impensable de considérer faire une revue de théories influentes dans l'étude des émotions animales, sans rappeler les innombrables contributions des recherches de Charles Darwin. Le naturaliste représente, sans conteste, le penseur moderne qui a eu la plus grande influence sur la reconnaissance des états émotifs des animaux. En évoquant l'hypothèse d'un ancêtre commun, Darwin relève les multiples similitudes entre les comportements humains et animaux, qui sont également soumis aux lois de la sélection naturelle.

...man and the higher animals, especially the Primates, have some few instincts in common. All have the same senses, intuitions and sensations – similar passion,

affections and emotions, even the more complex ones, such as jealousy suspicions, emulation, gratitude and magnanimity; they practice deceit and are revengeful; they are sometimes susceptible to ridicule; and even have a sense of humour; they feel wonder and curiosity; they possess the same faculties of imitation, attention, deliberation, choice, memory, imagination, the association of ideas and reason, though in very different degrees. (Darwin, 1871, p. 89)

Ses idées avant-gardistes osent rappeler à l'homme sa nature animale, ébranlant les prétentions de supériorité et singularité du genre humain, effaçant le fossé imaginaire qui le divise du reste des animaux.

L'expression des émotions chez l'homme et les animaux (1872 / 1979) est considérée comme une œuvre phare et constitue le fondement de ce qu'on appellera « la théorie classique des émotions ». Durant ses multiples voyages, Darwin remarque que les émotions sont exprimées de manière quasi identique chez les hommes, peu importe leur provenance, leur contexte social ou leur éducation. L'observation méticuleuse des modes d'expression des émotions, notamment par les expressions faciales, emmène Darwin à soutenir l'universalisme de certaines émotions fondamentales : la colère, la peur, la surprise, le dégoût, la joie et la tristesse. Ces émotions de base, rappelle le naturaliste, se retrouvent chez tous les peuples et sont même identifiables chez les animaux non humains. Dans les mots de Darwin: « *The young and the old of widely different races, both with man and animals, express the same state of mind by the same movements.* » (Darwin 1872 / 1979, p. 352)

Les hommes et les animaux expriment ainsi les émotions de manière similaire, voire identique, ce qui est expliqué par l'utilité évolutive de ces mécanismes partagés par nos ancêtres communs. Comme Darwin, les auteurs contemporains soutiennent que les émotions ont d'abord une fonction évolutive¹: elles produisent des comportements qui assurent la préservation des

¹ Comme toute théorie notoire, il semble qu'on ait interprété largement certaines des idées de Darwin, jusqu'à lui attribuer injustement la défense d'une vision strictement fonctionnaliste des émotions. Si plusieurs auteurs avancent que les émotions se distinguent les unes des autres par leur utilité pour l'organisme (c'est ce que supportent Ekman et Plutchik), il n'est pas clair que cette conviction ait été soutenue par Darwin. Selon Lisa Feldman Barrett (2017), Darwin présente au plus un « fonctionnalisme modéré », notamment en ce qui a trait aux expressions faciales humaines. Feldman Barrett nous rappelle que certaines expressions faciales sont des vestiges de pressions de sélection anciennes. Si ces comportements avaient une certaine utilité à une époque, elles ne sont plus ultimement liées à la survie de l'individu.

individus et de leur espèce. Les organismes doivent répondre efficacement à des pressions de sélection qui mettent en jeu leur survie, ce qui explique pourquoi bon nombre de nos réactions émotionnelles sont instinctives, extrêmement rapides et souvent incontrôlables. La peur, par exemple, nous fait réagir rapidement et fortement de manière telle qu'on l'exprime communément comme une émotion qui « prend le contrôle » sur notre corps et notre esprit. On n'a qu'à penser aux réactions d'un individu en face d'un danger imminent : son organisme entier se prépare à lutter contre le danger ou à prendre la fuite (*fight or flight*). En une fraction de seconde, de multiples changements physiologiques sont déclenchés. Le système nerveux sympathique s'assure que le corps a suffisamment d'énergie pour répondre efficacement à la situation en faisant réagir les glandes surrénales et en produisant de l'adrénaline, déclenchant le relâchement dans le sang de nutriments stockés dans l'organisme (gras et glucose). Les battements cardiaques s'accroissent, envoyant du sang vers les organes vitaux et les muscles, les préparant à l'action. La respiration s'accroît aussi, pour que les poumons transportent plus efficacement l'oxygène, le cerveau devenant plus alerte par le fait même. Bref, tous ces changements préparent l'individu à réagir efficacement au danger qu'il perçoit pour assurer sa propre survie.

Darwin remarque que ces réactions orientées vers la survie sont présentes chez tous les animaux, peu importe leur niveau de complexité. En entendant un bruit fracassant, l'homme, le lapin et l'escargot se replient sur eux-mêmes, rapprochant leur tête du sol et protégeant leurs extrémités en les ramenant vers le centre de leur corps. Réagissant à un élément déclencheur (la perception d'un objet, d'une personne ou d'une situation), les mécanismes émotionnels produisent des réponses immédiates, des réactions en chaîne qui déclenchent des modifications rapides du comportement de manière à répondre efficacement aux exigences d'une situation. Le tout se fait dans une fraction de seconde, sans avoir besoin, dans la majeure partie des cas, de délibération ou de capacités cognitives supérieures pour y arriver. Darwin suppose que ces réactions sont, pour ainsi dire, préprogrammées dans l'organisme par l'évolution.

L'universalisme et la rapidité de nos réactions émotionnelles sont explicables à leur origine: les émotions fondamentales sont ancrées dans de très anciens mécanismes de survie hérités de nos ancêtres et qui s'expriment encore aujourd'hui dans nos comportements quotidiens.

With mankind some expressions, such as the bristling of the hair under the influence of extreme terror, or the uncovering of the teeth under that of furious rage, can hardly be understood, except on the belief that man once existed in a much lower and animal-like condition. The community of certain expressions in distinct though allied species, as in the movements of the same facial muscles during laughter by man and various monkeys, is rendered somewhat more intelligible, if we believe in their descent from a common progenitor. (Darwin 1886, p. 14)

Darwin y reconnaît l'existence d'une « signature physiologique » - un ensemble de mécanismes singuliers- unique à chaque émotion primaire. On pourrait éventuellement distinguer une émotion par son « empreinte » en observant les réactions d'un individu. La joie, par exemple, pourrait être définie en observant attentivement les éléments caractéristiques de sa signature physiologique (ses manifestations corporelles telles que le sourire, la détente des muscles, l'expression vocale, etc.) et cognitive (l'évaluation positive du stimulus, les désirs et motivations impliqués dans la production de l'émotion, etc.). Cette conviction que les émotions sont discrètes – qu'elles sont essentiellement différentes les unes des autres par quelque qualité fondamentale – est partagée par plusieurs théoriciens influents qui ont tenté de cataloguer les différentes réactions émotionnelles par leurs modes d'expression, leurs mécanismes ou leurs fonctions. Elle se retrouve déjà à l'état embryonnaire chez les grecs (Platon et Hippocrate) et est notamment défendue par Descartes (1649) et Freud (1923).

L'explication évolutionnaire offerte par la théorie darwinienne est souvent utilisée comme fondement aux théories modernes des émotions animales puisqu'elle explique la genèse des comportements émotifs et leur fonction: les émotions sont des réponses adaptatives et sont orientées vers la survie de l'espèce. Elle constitue donc un point de départ idéal pour notre enquête sur les émotions animales. Toutes les théories des émotions modernes sont compatibles, jusqu'à un certain degré, avec cette explication fonctionnaliste des émotions. Or, la théorie du célèbre naturaliste ne permet pas, en elle-même, d'expliquer en détail les mécanismes qui sont à l'œuvre dans la réaction émotionnelle. Nous nous retrouvons avec une panoplie de questions encore sans réponse: Comment se produit la réaction émotionnelle? Comment expliquer l'existence d'émotions

innées? Quelles habiletés cognitives sont nécessaires pour ressentir des émotions? Est-ce que le spectre entier des émotions est accessible à tous les animaux? On ne saurait lui en tenir rigueur puisque, malgré les prodigieuses avancées scientifiques et outils technologiques dont nous disposons, il n'existe toujours pas de consensus sur la manière de répondre à ces interrogations. On retrouve même, dans les œuvres de Darwin, de nombreux passages où l'auteur reconnaît les limites de sa théorie et dit espérer que la science apportera les clarifications nécessaires dans le futur. Les prochains auteurs que nous verrons ont tenté de répondre à ces questions laissées en suspens par la théorie de Darwin en proposant leurs propres explications des mécanismes des émotions humaines et animales.

Ekman et les émotions comme programmes affectifs

De nombreux scientifiques contemporains appuient l'hypothèse de Darwin qui suppose l'existence d'émotions primaires: des réponses émotionnelles innées, universelles, considérées comme fondamentales et discrètes et présentes chez l'homme et chez une majorité d'animaux (du moins chez les mammifères et les oiseaux). (Colombetti 2009; LeDoux 1996; Griffiths 1997; Panksepp 1998) L'une des figures les plus célèbres à la défense de cette approche de classification des émotions est le psychologue Paul Ekman. Inspiré de Darwin, ses recherches sur l'universalité des expressions faciales l'amènent à soutenir l'existence d'un certain nombre d'émotions de base, dont les processus sont ancrés dans l'évolution biologique, et qui seraient reconnues comme universelles.

The basic emotions are discrete physiological responses to fundamental life situations that have been useful in our ancestral environment. These responses are universally shared within our species and some are also found in other primates. The basic emotions are not learned from our culture or environment, but rather they are prewired responses to a set of stimuli that have affected our species for tens of thousands of generations. (Ekman et Cordaro 2011)

Ekman reprend le terme de « programmes affectifs » (*affect programs* - Tomkins (1962)) pour identifier ces émotions primaires, qui partagent, selon lui, huit caractéristiques essentielles. Comme le relève l'anthropologue Eva Amzallag:

La pensée de l'auteur quant aux caractéristiques de l'émotion primaire peut être résumée de la manière suivante : a) elle existe chez des primates autres que l'humain ;

b) elle possède des propriétés physiologiques spécifiques ; c) elle est générée rapidement et de façon universelle par des événements particuliers ; d) elle produit des réactions émotionnelles distinctes ; e) elle est reconnue et évaluée automatiquement ; f) elle est brève ; g) elle apparaît naturellement ; et h) elles se distinguent des émotions prosociales ou morales. (2017 p. 17; Ekman 2009)

Ekman soutient que les différentes émotions basiques sont universelles et le résultat de réponses adaptatives des pressions de sélection de l'environnement. Comme un programme informatique, les mécanismes instinctifs et automatiques de l'émotion primaire seraient « inscrits dans notre cerveau », et permettraient de réagir rapidement à une situation de la façon optimale pour la survie de l'espèce. Chaque émotion de base aurait ainsi un « circuit » singulier, c'est-à-dire qu'elle mobiliserait des ressources et produirait des réactions différentes, la distinguant des autres émotions.

Ekman considère que les évidences scientifiques sont suffisantes pour prouver l'existence d'au moins cinq émotions de base reconnues comme universelles chez l'homme et potentiellement chez l'animal : la colère, la peur, le dégoût, la tristesse et la joie. Pour être plus juste, il faudrait les appeler des « familles d'émotions », puisqu'elles comprennent toutes les variantes d'un même thème pour y inclure les distinctions culturelles et terminologiques (Ekman et Frijnsen 1975). Chacune de ces familles comporte un ensemble de caractéristiques communes, comprenant leurs modes d'expression, le type de sensations physiologiques avec lesquelles elles sont associées, le type d'événements et les processus d'évaluation qui les déclenchent (Ekman 1992). Ekman concède que la liste des candidats aux émotions basiques n'est pas exhaustive et qu'elle pourrait être étendue à l'aide de nouvelles données scientifiques sur la nature des émotions. Aussi, le chercheur indique que les mécanismes des programmes affectifs peuvent être modifiés, ou plutôt bonifiés, avec le temps et l'expérience (Darwin aurait dit « l'habitude »), permettant à l'organisme d'y incorporer de nouvelles stratégies et de répondre plus efficacement aux changements de son environnement. Il semble important de noter qu'Ekman n'accepte pas l'existence d'émotions qui ne seraient pas basiques (Ekman 1992). L'utilisation du qualificatif est utilisée par le psychologue seulement dans le but de distinguer son approche des théories qui ne verraient pas les émotions comme étant distinctes les unes des autres ou n'étant pas dans la perspective évolutionniste. Ainsi, toute réponse émotionnelle qui ne se comprendrait pas comme un programme-affectif ne devrait pas porter le qualificatif d'émotion, devant alors être classé dans une autre catégorie d'états mentaux.

Une fois admise l'existence de ces familles d'émotion primaires universelles, Ekman s'applique à en expliciter les mécanismes. Dans l'Atlas des émotions (<http://atlasofemotions.org>), un outil informatique interactif visant l'éducation et la sensibilisation du grand public à la saine gestion des émotions, Ekman présente un schéma simplifié et linéaire des processus de la réaction émotionnelle (voir Figure 1). On y montre l'émotion comme étant déclenchée par des facteurs multiples : des conditions préalables pouvant influencer notre état d'esprit (tel que l'humeur, la fatigue, etc.), un évènement provocateur, ainsi que l'apport d'informations provenant d'une base de données de perceptions (*perceptual database*). Cette base de données contient, selon Ekman, à la fois nos réponses universelles instinctives ancrées en nous par l'effet de l'évolution (les fameux programmes affectifs), mais aussi nos expériences subjectives reliées à des évènements qui viennent teinter nos perceptions. Reprenant un exemple présenté dans l'Atlas, la perception d'un effluve familier, tel que l'odeur du shampoing de notre mère, peut être suffisante à déclencher un sentiment de nostalgie en nous. Comme tout le projet de l'Atlas vise une prise de conscience des effets des émotions sur la perception des situations qui nous affectent, on explique que ces perceptions sont déjà teintées d'une interprétation négative ou positive. Cette évaluation inhérente à notre réponse émotionnelle est comprise sous le terme *d'appraisal* qui permet aux organismes d'attribuer une valeur relative (valence) aux situations auxquelles ils font face. Par exemple, si on considère qu'une situation nous cause du tort, on ressentira une émotion négative. Ce mécanisme d'évaluation peut s'exécuter de manière extrêmement rapide et produire une réponse sans même qu'on en soit conscient, de manière automatique. La réaction de peur, par exemple, est significative d'une évaluation négative automatique face à un objet donné. À d'autres occasions, cette évaluation exigera plus de temps et de réflexion pour analyser les différents éléments d'une situation (Ekman 1977, 1999).

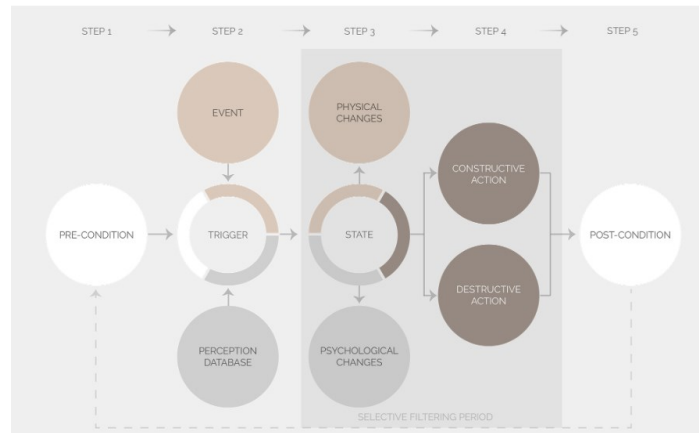


Figure 1

Le concept central d'émotion est décrit dans l'Atlas comme étant l'ensemble des réactions de l'organisme face à ces éléments déclencheurs (la précondition, l'événement déclencheur et les informations provenant de la base de données perceptuelle). Elle comprend l'expérience des changements automatiques ressentis dans le corps (l'expérience quantitative des émotions), ainsi que les changements psychologiques, compris comme l'expérience qualitative des émotions. L'Atlas procède ensuite à l'explication des différents types de réponses émotionnelles (constructives, destructives ou ambiguës) et d'actions qui peuvent avoir été motivées par l'émotion. Ekman cible une « période de filtrage sélectif » (*selective filtering period*) où, sous l'effet de l'expérience émotionnelle, l'individu perçoit différemment les événements. L'origine de la réponse émotionnelle provient donc de sources multiples et simultanées et peut résulter en diverses réactions comportementales distinctes.

La théorie d'Ekman concernant les émotions basiques semble rendre compte de plusieurs comportements émotifs qu'on observe dans la nature. Les réactions de colère, de peur, de dégoût, de tristesse et de joie sont largement répertoriées chez la majorité des animaux non humains, ou, du moins, chez les mammifères et les oiseaux. La littérature regorge d'exemples anecdotiques dépeignant la présence d'émotions primaires chez les animaux. On rapporte la tristesse des éléphants qui perdent un petit, la colère des taureaux qui s'affrontent en duel ou la joie des dauphins de pouvoir jouer ensemble. Reprenant les fondements de la théorie fonctionnaliste Darwinienne, le concept de programme affectif permet de rendre compte de l'universalité et de

l'instantanéité des réactions émotionnelles et de leur présence chez les animaux. En effet, selon le schème d'Ekman, les exigences cognitives qui sont mobilisées lors de la production d'une émotion basique sont minimales, ce qui permettrait aux espèces plus primitives de faire l'expérience d'émotions fondamentales.

Since the time interval between the presentation of a stimulus and the onset of a basic emotion can be remarkably short, the cognitive and/or biological appraisal mechanism for the basic emotions must be able to function with incredible speed. It is likely that our appraisal mechanism is (or is very nearly) automatic, having evolved to allow us to respond to fundamental life situations without involving the time-consuming process of conscious reasoning... (Ekman et Cordaro 2011)

Plutchik et les émotions modulaires

Robert Plutchik représente un autre grand représentant de l'approche évolutionniste, et l'étude de son œuvre est particulièrement pertinente dans notre quête de réponses sur la nature des émotions animales. En effet, Plutchik accorde une place prépondérante à l'intégration des diverses espèces dans sa théorie globale des émotions, ses travaux remettant l'animal au centre de la théorie des émotions, tel que le désirait Darwin. Selon ce psychologue, toute théorie valable de la nature des émotions humaines doit tenir compte de l'existence des émotions animales et être en mesure de les expliquer de manière efficace. La reconnaissance des expériences émotionnelles des animaux n'est donc pas simplement vue comme un cas limite à mentionner en note de bas de page, mais représente une exigence nécessaire au succès d'une théorie.

La théorie psychoévolutionnaire défendue par Plutchik soutient, comme le fait Ekman et Darwin, que les émotions sont des réponses adaptatives de l'évolution qui ont comme principale fonction d'assurer la survie de l'espèce. En ce sens, l'effet de la peur et l'envie de vouloir fuir a comme visée ultime de protéger l'individu et de lui permettre de retrouver l'homéostasie. (Plutchik 1982) Dans les mots de Plutchik: «The function of emotion is to restore the individual to a state of equilibrium when unexpected or unusual events create disequilibrium.» (Plutchik 2001). Selon le psychologue, les émotions fondamentales représentent des comportements prototypiques, définis

par leur fonction sur l'organisme et reliés à des types de comportements spécifiques². Il dénombre huit émotions de base: la joie et la tristesse, la surprise et l'anticipation, la colère et la peur, la confiance et le dégoût. Chaque émotion fondamentale étant présentée avec son antagoniste et pouvant se joindre avec une autre émotion dans la formation d'un état émotif plus complexe.

L'intérêt principal du modèle de classification de Plutchik réside dans sa capacité à expliquer la grande variété des réactions émotionnelles humaines et animales grâce à l'agencement d'émotions primaires. Son modèle structurel des émotions est souvent représenté sous forme de diagramme (voir Figure 2) qui s'apparente au cercle chromatique représentant la théorie des couleurs³, utilisé en optique et en art. Cette analogie entre les émotions basiques et les couleurs primaires est fréquente dans la littérature (se retrouvant notamment chez Spinoza, Hobbes, Darwin et James) et permet d'illustrer comment les différentes émotions de base peuvent se combiner pour créer des émotions complexes. Par analogie, comme l'union du jaune et du rouge forme la couleur orange, l'anticipation teintée de joie produit l'optimisme. Ces combinaisons d'émotions fondamentales sont appelées dyades primaires (*primary dyads*) par Plutchik. Le psychologue explique ainsi la formation d'émotions non basiques dont l'existence, comme nous l'avons vu, était contestée par Ekman.

² Plutchik relève huit classes de comportements prototypiques ou basiques, chacune correspondant à une fonction pour l'organisme (l'incorporation, la rejection, la protection, la destruction, la reproduction, la réintégration, l'orientation et l'exploration), à l'expression de comportements spécifiques et à une émotion fondamentale.

³ Au contraire du cercle chromatique qui est représenté par une figure en deux dimensions, le modèle circomplexe de Plutchik devrait être présenté en trois dimensions, prenant une forme conique qui illustre l'intensité des émotions combinées (les émotions basiques plus intenses formant la base et les émotions complexes moins vives formant la pointe). (Voir Figure 2)

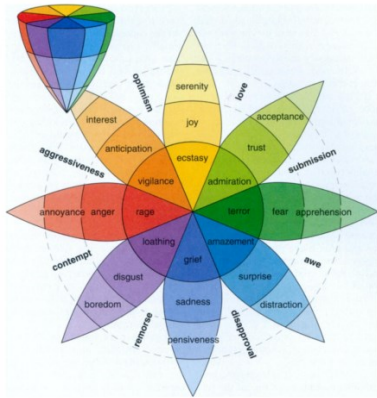


Figure 2

Autre distinction majeure avec l'approche d'Ekman, Plutchik propose d'abandonner le schéma classique qui représente le processus de réaction émotionnelle comme étant linéaire. Traditionnellement, on en présente les étapes ainsi : le sujet voit l'objet, puis pose un jugement sur cet objet et l'évalue comme étant positif ou négatif, puis ressent une réaction physique coordonnée, et réagit potentiellement en accomplissant une action. Plutchik considère que la temporalité des émotions comporterait plutôt des boucles. Dans les mots de Plutchik: « Emotion is a chain of events made up of feedback loops. » (Plutchik 2001) Comme on peut le voir dans la Figure 3, les différents mécanismes de l'expérience émotionnelle sont vus par Plutchik comme étant reliées et interdépendants. Dans la quête d'homéostasie, la réponse émotionnelle évolue et l'organisme réajuste ses réactions et son comportement face à de nouvelles informations provenant de son environnement, mais aussi de son propre corps. Ainsi, il n'est pas lieu, selon le chercheur, de se demander si les facultés cognitives ont préséance sur les réactions physiologiques, puisque les deux s'alimentent mutuellement en fournissant de nouvelles informations.

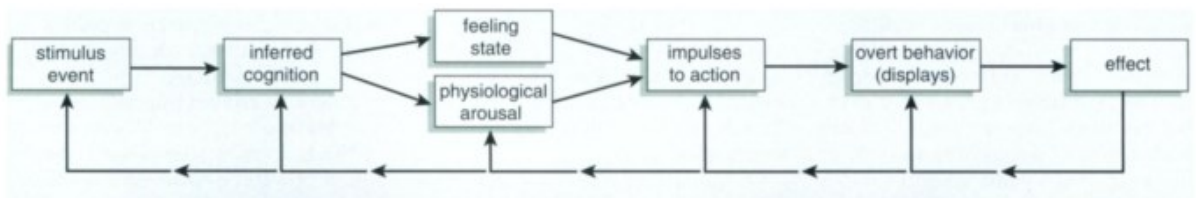


Figure 3

Pour illustrer ce procédé, reprenons notre exemple du chat qui rencontre un chien peu amical. On pourrait imaginer que l'animal ait d'abord été averti de la présence d'un danger potentiel après avoir aperçu une ombre non identifiée dans sa vision périphérique. Automatiquement, des signaux d'alerte sont transmis par l'amygdale et un certain sentiment de nervosité s'installe chez lui, accompagné de réactions physiologiques correspondantes (hérissément de ses poils, de l'augmentation de son rythme cardiaque, de la dilatation de ses pupilles, etc.). Le félin fige et redouble de prudence en scrutant son environnement. Il distingue enfin la figure du chien et identifie son langage corporel comme agressif, repassant en mémoire ce qu'il connaît du comportement canin. C'est alors que la peur se transforme en véritable terreur et que le chat ressent ses effets dans son corps (son cœur bat la chamade, son sang se dirigeant principalement vers ses muscles qui se contractent, etc.), le tout le préparant à courir le plus rapidement possible hors de danger ou à se défendre au besoin. Ce procédé d'*aller-retour* (*feedback process*) décrit les différents mécanismes de l'émotion et permet d'expliquer l'interdépendance de la cognition et du sentiment au sein de l'émotion. Plutchik (1982) soutient que cette définition des émotions s'applique à tous les organismes, peu importe leur niveau phylogénique.

Plutchik rappelle que les organismes dont l'organisation est moins complexes (tels que les bactéries ou les virus) présentent aussi des comportements autonomes orientés vers la survie. Ils se meuvent, se reproduisent, peuvent se défendre et parfois même se camoufler. En ce sens, ils sont capables de réactions qui constituent des prérequis à l'expérience émotionnelle. Si elles ne correspondent peut-être pas à des émotions en bonne et due forme, l'auteur soutient qu'on doit tout de même y reconnaître la continuité qui unit tous les êtres vivants dans la lutte pour la survie. Plutchik soutient que cette évidence est suffisante pour inférer que la capacité émotionnelle est présente chez une variété d'animaux, peu importe leur statut sur l'arbre phylogénétique.

It is not necessarily easy to detect an emotional substrate in the behavior of lower animals, but neither is it necessary to exclude the possibility. Emotion is far more complex than the subjective experience familiar to a human adult, and the concept or emotions can be applied to lower animals as well as human beings. Emotions have an inherent complexity that is in part related to their evolutionary history. (Plutchik 2001)

Dans la perspective que les émotions humaines et animales proviennent d'un ancêtre commun et sont le résultat de pressions de sélections similaires, Plutchik soutient qu'une meilleure connaissance des mécanismes des émotions animales est utile pour la compréhension de nos émotions et constitue un outil pour l'approche thérapeutique. Plutchik explique:

...emotions or their evolutionary precursors (or prototypes) can be found among lower animals as well as human beings, a fact that can provide fascinating evolutionary insights into our emotions, moods and personality traits. (Plutchik 2001)

L'étude des réactions émotionnelles fondamentales des animaux peut ainsi nous fournir des informations utiles à la compréhension des émotions humaines qui ont une valeur pratique pour la psychologie clinique, rappelant la continuité entre les hommes et le reste du monde animal.

L'application de l'approche évolutionniste aux émotions animales

La théorie évolutionniste des émotions présentée par Darwin et reprise ensuite par Ekman et Plutchik représente une approche importante dans la considération des émotions animales, mais aussi des émotions humaines en général. Comme nous l'avons mentionné, la majorité des penseurs contemporains sont en accord avec cette vision fonctionnaliste de la réaction émotionnelle, qui la représente comme étant une réponse adaptative orientée vers la survie et l'utilise comme fondement. Concernant son application aux animaux non humains, on remarque que l'évidence de la présence d'émotions chez les animaux représente non seulement le point de départ du schème explicatif de la théorie de Darwin, mais constitue un argument récurrent qui prouve l'applicabilité de la théorie. Les exemples animaliers sont multiples chez les auteurs qui n'hésitent pas à voir, même dans les comportements des espèces les plus simples (tels que les insectes, les mollusques ou les bactéries), la représentation des mécanismes des programmes affectifs.

Alors qu'on a critiqué précédemment que la théorie darwinienne ne permettait pas d'explicitier suffisamment les mécanismes de la réaction émotionnelle, Ekman et Plutchik restent encore vagues sur certains processus cruciaux. En appliquant leurs théories respectives aux animaux non humains, on relève plusieurs éléments qui demandent des clarifications. D'abord, le fonctionnement mécanique des programmes affectifs reste encore à clarifier, alors qu'il semble

difficile de circonscrire son action dans le cerveau. Ensuite, on peut se demander si le postulat d'émotions basiques et le concept de programme affectif permet de rendre compte de la diversité des espèces et de la variété des réactions émotionnelles chez les animaux. Enfin, on peut, avec Griffiths (1997), se demander si le système de classification des émotions basique est fondamentalement biaisé.

Un grand avantage du postulat des programmes affectifs réside dans sa façon de rendre compte de l'automatisme et de la rapidité de nos réactions émotionnelles. Les programmes affectifs auraient la capacité de monopoliser et de synchroniser plusieurs mécanismes distincts (la gestion et l'évaluation de l'information, la préparation à la réaction physiologique, etc.) pour permettre à l'organisme de réagir de façon adéquate aux défis de son environnement, et ce, en un temps record. Une telle organisation exige des processus cognitifs puissants. Or, d'un point de vue strictement neurobiologique, on n'a pas encore été en mesure d'observer un noyau central de l'émotion, d'où proviendraient les fameux programmes affectifs. Selon les évidences scientifiques les plus récentes, les diverses émotions feraient intervenir plusieurs régions du cerveau simultanément.⁴ (Barrett 2006 ; Hamann 2012 ; LeDoux 1996, 2000, 2012)

Aussi, puisque les programmes affectifs ne sont pas réellement observables dans les structures neuronales, on doit se fier à d'autres critères pour déterminer la liste des émotions primaires universelles. Si, comme on l'a vu, Ekman et Plutchik fournissent des descriptions détaillées de ces critères, on pourrait objecter que leurs énumérations peuvent être relativement arbitraires. La liste des émotions primaires élues par Ekman comme faisant partie des émotions basiques universelle est non seulement critiquée par plusieurs auteurs qui proposent des listes alternatives (Damásio 1999 ; Izard 2007; Panksepp 2005), mais a aussi varié dans l'œuvre du psychologue, ce que le psychologue lui-même reconnaît. La liste des émotions basiques conçue

⁴ Panksepp (2004, 2005) continue de soutenir l'existence de « circuits de contrôle » qui représenteraient le chemin neuronal de chaque émotion basique. Ces circuits seraient présents chez tous les mammifères, mais LeDoux (2012) émet des doutes sur les implications des travaux de Panksepp étant donné le manque d'évidence que ces circuits produisent réellement une émotion consciente chez l'animal. Barret (Barret et al. 2007) soulève aussi des problèmes sur la méthodologie de Panksepp qui utilise la stimulation électrique chez les humains pour déterminer l'activité des circuits neuronaux.

par Plutchik est autant ouverte à la critique, alors que son approche modulaire des émotions présente une difficulté supplémentaire. En effet, si on suppose que les émotions complexes sont des amalgames d'une ou de plusieurs émotions primaires, comment expliquer que les animaux qui sont capables des émotions fondamentales ne semblent pas en mesure d'exprimer des émotions complexes? Par exemple, on n'aura aucune difficulté à accorder au Golden Retriever la capacité à expérimenter la joie et l'anticipation (on n'a qu'à faire allusion à la possibilité de l'emmener faire une promenade). Or, on pourra douter de ses capacités à faire preuve d'optimisme. Pourtant, selon le schéma de Plutchik (2001) l'optimisme est l'union de ces deux émotions fondamentales. Bien sûr, l'auteur soutient que les émotions complexes relèvent souvent d'autres opérations cognitives supérieures (comme c'est le cas ici, alors que le chien doit être en mesure de se projeter dans l'avenir pour être considéré comme optimiste). Qu'à cela ne tienne, le schème explicatif de Plutchik doit donc être accompagné d'une explication exhaustive des mécanismes qui doivent être inclus dans les émotions complexes, ce qui revient à dire que les animaux sont capables seulement d'exprimer des émotions fondamentales dont les exigences cognitives sont minimales.

En somme, peut-être qu'il n'est pas utile ou même possible de déterminer une liste des émotions basiques qui s'appliquerait à tous les animaux, humains ou non. C'est ce que soutient Robert Griffiths (1997) qui affirme qu'il est futile de rechercher dans le concept d'émotion une classe d'états mentaux unifiée. Griffiths propose lui-même une approche fonctionnaliste ancrée dans la théorie évolutionniste darwinienne, mais il considère l'exercice de classification des émotions comme voué à l'échec. Un des arguments de Griffiths relève de la grande diversité physiologique des différentes espèces animales. Alors qu'il est possible d'observer beaucoup de similitudes entre les réactions émotionnelles des animaux et celles des humains, on ferait une erreur en tentant d'apposer des étiquettes sur les réactions émotives des animaux en fonction de leurs ressemblances avec les nôtres. Comme le dit Griffiths :

The research leading to the affect program theory assumes that human emotions will resemble those of animals roughly in proportion to the degree of relationship between humans and other species. Octopuses have psychological mechanisms which serve the same function as fear – avoiding dangers- but no one expects to find the fear affect program in octopuses. (Griffiths 1997, p. 13)

Ainsi, l'auteur ne nie pas que les animaux soient capables d'émotion. Au contraire, il affirme que notre concept d'émotion en tant que programme affectif et ses catégories stéréotypées n'est pas

suffisant pour représenter adéquatement les réactions émotionnelles variées des animaux. Selon lui, il faut ajouter à l'approche biologique la contribution du socio-constructivisme et tenir compte de l'existence d'émotions supérieures sollicitant des habiletés cognitives sophistiquées.

En ce qui nous concerne, c'est-à-dire l'application de ces théories aux émotions animales, le fait de déterminer une liste d'émotions fondamentales semble représenter à la fois une approche prometteuse, mais aussi dangereusement arbitraire. En déterminant des émotions basiques universelles, la théorie évolutionniste permet de trouver un dénominateur commun entre la vie émotionnelle des hommes et des animaux, et de créer un lien de continuité entre les espèces, peu importe leur complexité. Or, on pourrait aussi voir la liste des émotions basiques comme des prérequis qui diviseraient les animaux en deux clans: ceux qui sont en mesure d'avoir des émotions qui correspondent aux critères déterminés par la théorie et les autres. On assiste donc à une certaine disqualification de certaines espèces, ce qui peut ultimement rappeler une forme de spécisme ordinaire. Ce n'était certainement pas la visée des auteurs pour qui la reconnaissance des émotions animales représente un enjeu important, mais c'est malheureusement une des conséquences de ce schème explicatif incomplet.

Chapitre 2 – L’approche somatique

Le phénomène émotif est souvent représenté par une qualité expérientielle, soulevée par plusieurs philosophes. Le fait de vivre une émotion vient avec des réactions corporelles, des sensations, qui nous font éprouver ses effets dans notre corps et qui sont exprimées dans le langage corporel. Ces manifestations physiologiques des émotions nous permettent de postuler leur présence chez les animaux non humains, puisqu’elles nous signalent qu’ils partagent avec nous une certaine phénoménologie des émotions. Comme nous l’avons vu, Darwin et Ekman se sont appuyés sur les manifestations de ces réactions corporelles dans l’expression des humains et des animaux pour postuler l’universalisme de certaines émotions fondamentales. Par exemple, la gêne est typiquement associée avec le rougissement du visage, alors que les sueurs et les tremblements sont associés à la peur (pensons aux manières très caricaturales de représenter ces deux émotions chez les personnages de dessins animés). Les prochains auteurs que nous verrons ont fait de la qualité expérientielle des émotions la dimension centrale de leur approche, ce pourquoi nous les réunissons sous la dénomination de *l’approche somatique des émotions*. Cette qualité d’être ressentie est importante parce qu’elle caractérise la majorité de nos réactions émotionnelles et est utilisée pour les distinguer les unes des autres. Dans notre enquête sur la nature des émotions animales, elle représente aussi une approche prometteuse, puisqu’elle suppose que les émotions relèvent d’un processus pré-cognitif à la portée de la majorité des animaux. Dans un premier temps, nous verrons la théorie de William James, le précurseur de la théorie sommativ, qui propose un bouleversement de l’ordre chronologique traditionnel des processus émotionnels. Exceptionnellement, nous aborderons certaines critiques qui lui sont adressées par ses successeurs avant de présenter leurs théories respectives. Nous aborderons ensuite la théorie d’Antonio Damásio, puis celle de Jesse Prinz.

William James et les émotions comme sentiments

William James⁵ représente un penseur incontournable qui a marqué l'étude philosophique des émotions. Sa théorie offre une alternative notoire à la représentation cognitiviste classique de l'expérience émotionnelle comprise comme une réaction à un jugement posé sur un événement du monde. James rappelle que ce qui distingue la réaction émotionnelle réside plutôt dans sa qualité expérientielle: *ce que ça fait* que d'avoir une émotion. Nos émotions, souligne James, sont instinctives, crues, elles nous transportent et souvent nous chavirent. L'émotion prend donc racine dans le corps et non dans l'esprit.

En bref, James soutient que l'émotion se résume à la perception de sentiments (*feelings*) par le sujet qui en fait l'expérience. La peur du chat serait donc définie par les réactions physiologiques qu'il ressent lorsqu'il tombe face à face avec un chien menaçant lors d'une balade en forêt : l'augmentation de ses battements cardiaques, la respiration haletante ou le souffle coupé, la tension musculaire, etc. L'auteur propose de faire l'expérience de pensée suivante pour démontrer l'importance des sensations dans l'expérience émotionnelle:

If we fancy some strong emotion, and then try to abstract from our consciousness of it all the feelings of its characteristic bodily symptoms, we find we have nothing left behind, no "mind-stuff" out of which the emotion can be constituted, and that a cold and neutral state of intellectual perception is all that remains. (James 1884)

Le concept jamesien d'émotion se limite donc à la reconnaissance des changements corporels qui affectent l'individu face à un élément déclencheur. Les changements corporels évoqués par James peuvent être externes (expression faciale, langage corporel, etc.), mais aussi internes (augmentation du rythme cardiaque et de la pression sanguine, mouvements viscéraux, etc.). D'inspiration darwinienne, ils représentent des réactions instinctives, automatiques et spontanées, qui peuvent être innées, mais qui ont le pouvoir de s'adapter à nos expériences de vie (ce qui explique, par exemple, que des éléments déclencheurs modernes peuvent engendrer des réactions automatiques et primales, telles que la rage au volant). Tous ces changements préparent l'individu à réagir efficacement au danger qu'il perçoit pour assurer sa propre survie. Avoir peur, selon James, c'est

⁵ On ne peut passer sous silence le fait que le physicien danois Carl Georg Lange (1885) ait aussi exprimé une théorie connexe au même moment que James, ce qui deviendra connu comme la théorie de James-Lange.

essentiellement faire l'expérience de ces changements physiologiques, sans quoi l'émotion n'est rien.

L'hypothèse de James vient ainsi réformer l'ordre temporel par lequel on caractérise habituellement une expérience émotive. En effet, nous avons tendance à raconter un épisode particulièrement émotif en expliquant d'abord comment un événement donné a suscité une réaction, l'émotion, qui, à son tour, a provoqué une réponse physiologique associée. Le chat a vu le chien, a eu peur du chien et s'est donc mis à trembler. James croit que, pour décrire adéquatement l'expérience émotionnelle, il nous faut inverser l'ordre temporel de la réaction physique et de la reconnaissance de l'émotion ressentie. Ainsi, l'individu qui a vu le chien aurait d'abord senti ses propres tremblements, qu'il associera ensuite à la peur. En ce sens, l'émotion n'est pas nécessairement causée par une pensée et ne passe pas obligatoirement par un processus cognitif. La reconnaissance de l'émotion vient de par la sensation des changements physiologiques qui ne représente plus simplement l'effet de l'émotion, mais constitue son essence même. Dans les mots de James : « we feel sorry because we cry, angry because we strike, afraid because we tremble, and not that we cry, strike, or tremble, because we are sorry, angry, or fearful. » (James 1884, p. 190). La théorie de James opère donc un revirement de la causalité et la temporalité du processus émotionnel.

La théorie somatique est en opposition directe avec les théories dites cognitivistes, que nous verrons sous peu, qui soutiennent qu'une certaine forme de cognition (plus ou moins complexe) est nécessaire et préalable à l'expérience émotionnelle. James représente plutôt l'émotion comme étant pré-cognitive : ses mécanismes essentiellement physiologiques contournent le jugement rationnel et le précèdent. Cette vision explique aisément le fait que l'on attribue aux animaux non humains la capacité de ressentir des émotions. N'exigeant pas la mobilisation de capacités intellectuelles supérieures, les mécanismes instinctifs et automatiques de l'émotion sont à la portée de tout animal sensible.

La théorie Jamesienne critiquée

La théorie jamesienne des émotions, si elle est d'une importance historique notable, n'est plus défendue telle quelle par les philosophes contemporains, puisqu'elle comporte des failles importantes. Les prochains auteurs que nous verrons se sont évertués à combler les manques laissés par la théorie de James. Au lieu d'attendre et de réfuter l'ensemble de l'approche somatique en bloc, il nous semblait pertinent d'invoquer tout de suite certains de ces problèmes pour mieux comprendre comment les auteurs qui lui succèdent ont tenté d'y répondre. On critiquera la théorie de James sur trois points fondamentaux: d'abord, elle peine à rendre compte du caractère intentionnel des émotions. Ensuite, elle sous-estime le rôle de la cognition dans l'expérience émotionnelle. Enfin, elle discrédite toute possibilité d'émotion inconsciente ou qui ne serait pas accompagnée de changement physiologique perceptible.

D'abord, en limitant la définition d'une émotion à sa dimension phénoménale, la théorie de James omet l'importance du caractère intentionnel des émotions. (Deonna et Teroni 2015; Prinz 2006; Solomon 1993) Après tout, les émotions sont toujours dirigées *vers* quelque chose, elles sont en réaction à un événement donné. En transposant l'attention sur les sensations et les changements corporels, James en oublie qu'une part importante de la réaction émotive est qu'elle réagit à un objet, une personne ou une situation qu'elle perçoit. L'absence de reconnaissance de l'intentionnalité des émotions nous empêche aussi d'attribuer une valeur de validité aux réactions émotives, ce qui est pourtant fait dans le langage courant. En effet, puisqu'on admet couramment que l'émotion relève de l'évaluation d'une situation (par les différentes facultés cognitives), on peut discuter de la justesse d'une émotion et de sa relation avec le monde extérieur. Par exemple, si le chat montre une peur extrême face au chihuahua qui ne semble montrer aucun signe d'agressivité, on pourra lui objecter qu'il n'a pas lieu d'avoir peur. Une émotion aurait donc un statut épistémologique, pourrait être correcte ou incorrecte, justifiée ou non, selon l'évaluation

associée à son élément déclencheur. Si les émotions sont limitées aux perceptions des changements corporels, il n'est pas possible de leur accorder un quelconque niveau de justesse ou de validité.⁶

En plus de ne pas rendre compte adéquatement de l'intentionnalité des émotions, la théorie de James sous-estime les capacités cognitives et réflexives nécessaire à la réaction émotionnelle. (Price 2015) En effet, dans notre exemple du pauvre chat qui a peur du chien menaçant, on comprend que l'émotion de l'animal n'a de sens que lorsqu'elle représente une certaine qualité de son objet. Ici, le chat doit percevoir et reconnaître le chien comme représentant un *danger*, ce qui exige la mobilisation d'habiletés intellectuelles non négligeables. Cette dimension importante n'est pas approfondie chez James.

Enfin, la théorie somatique semble, au premier abord, vouloir nier toute possibilité d'émotion inconsciente ou d'émotion qui pourrait ne pas comporter de changement corporel, ce qui sera grandement critiqué, comme nous le verrons, par Damásio (1994) et Prinz (2004). Si l'essence d'une émotion est dans la perception de ces changements physiologiques, de supposer qu'il puisse y avoir une émotion sans changement ou sans perception est contradictoire. Dans un premier temps, il n'est pas évident que toutes les émotions sont associées à des réactions physiologiques distinctes. La jalousie ou la mélancolie ne semblent pas être *ressenties* de façons particulières, ne s'accompagnant pas d'effets marqués sur le corps. Ensuite, on veut supposer la possibilité d'avoir une émotion sans être conscient d'être sous son emprise. On pourrait, par exemple, être en colère sans s'en apercevoir. Sur le coup de l'émotion, on peut présenter toutes les caractéristiques physiologiques de la colère (le fait de parler fort, de serrer les poings, de rougir, etc.) sans être conscient de ces changements avant qu'on nous le fasse remarquer (on pourrait même nier complètement être dans cet état).

⁶ Cette critique est présentée en détail par Deonna et Teroni (2015).

Antonio Damásio: La théorie somatique revue par les neurosciences

Antonio Damásio, figure contemporaine incontournable de la neuropsychologie, s'est beaucoup inspiré de la théorie de William James dans ses travaux sur les émotions humaines. Sans être un philosophe académique, les travaux de Damásio présentent une interprétation pertinente des données des neurosciences pour la définition du concept d'émotion. Damásio s'accorde avec James en affirmant que la phénoménologie de l'émotion représente un élément essentiel de sa définition et que les expériences émotives représentent des perceptions de changements dans le corps. L'auteur va cependant aller plus loin dans la définition de ce qui qualifie ces « changements » pour inclure les variations neurochimiques du cerveau. Ces ajouts modernes à l'approche de James sont suffisants, soutient Damásio, pour réhabiliter la théorie somatique des nombreuses failles précédemment expliquées.

Damásio (1994) soutient que l'hypothèse de James qui voyait les émotions comme étant essentiellement somatiques est encore valable, mais qu'elle nécessite un changement de perspective pour inclure les processus internes des variations hormonales du système endocrinien. Les avancées scientifiques dans le domaine de la neurobiologie nous permettent maintenant d'observer des mécanismes de réactions chimiques qui étaient encore inconnus à l'époque de James. Cet élargissement du spectre des réactions physiologiques essentielles à la définition Jamesienne des émotions permet, selon Damásio, de défendre sa théorie contre trois de ses objections les plus dévastatrices. D'abord, la théorie de James ne permet pas l'existence d'émotions qui n'auraient pas d'effets sur le corps ou qui seraient inconscientes. Ensuite, elle ne laisse pas suffisamment de place aux processus cognitifs dans l'expérience émotionnelle. Enfin, elle ne permet pas de rendre compte adéquatement de l'intentionnalité des émotions.

Telle quelle, la théorie Jamesienne rendait absurde l'existence d'émotions inconscientes. Après tout, si l'essence d'une émotion est dans la perception de ces changements physiologiques, supposer qu'il puisse y avoir une émotion sans changement ou sans perception est contradictoire. Selon Damásio, les variations hormonales et biochimiques du cerveau représentent des changements corporels du même ordre que les expressions faciales ou les modifications posturales.

Même si ces transformations sont imperceptibles sans l'utilisation d'appareils scientifiques sophistiqués, elles doivent être comprises dans les mécanismes phénoménologiques des émotions. Il est donc possible d'avoir une émotion, selon la définition jamesienne de « changement dans le corps », sans en avoir conscience, autant que notre corps enregistre les modifications biochimiques qui surviennent dans le cerveau. L'auteur suppose aussi l'existence d'un mécanisme alternatif de l'organisme qui permettrait de simuler les changements physiologiques associées normalement aux réactions émotionnelles sans qu'ils soient exprimés dans le corps. Ces circuits alternatifs (*as-if loops*) expliquent comment il est possible de ressentir une émotion sans être directement en contact avec un objet ou d'avoir une perception de cet objet. Le cerveau permet de s'imaginer être en présence d'un élément déclencheur et peut engendrer une réaction émotionnelle « comme si » le stimulus était devant lui. Ce mécanisme simulerait les réactions émotionnelles en utilisant les mêmes circuits neuronaux que les perceptions des sens dirigées vers un objet extérieur, mais en restant strictement au niveau psychique, sauvant temps et énergie à l'organisme. (Damásio 2000)

Le second point de discordance entre Damásio et James relève du niveau d'implication des processus cognitifs dans la réaction émotionnelle. On a souvent critiqué James pour avoir complètement mis de côté les évaluations cognitives dans le processus de production d'une émotion. Contre l'avis de James, Damásio argumente que la perception des émotions n'est pas une activité strictement physiologique, mais qu'elle n'est pas non plus qu'intellectuelle; percevoir une émotion exige la mobilisation de structures complexes. (Damásio 1994) Damásio dit avoir repris la définition de l'émotion telle que James la présente, en tant que perception des changements corporels, en proposant une extension de ce qui se qualifie de changement corporel. Cependant, on peut déceler une différence plus importante entre la définition de l'émotion de James et celle de Damásio. Alors que James soutient que les sensations du corps *sont* les émotions, Damásio propose que ce serait plutôt notre *perception* de ces états corporels qui définissent l'émotion. Pour James, l'émotion est réductible à sa phénoménologie dans le corps. Pour Damásio, il s'agirait plutôt d'une forme primitive d'interprétation de ces changements, une sorte d'image mentale qui agirait comme perception du corps. Il s'agit d'une différence fondamentale entre les deux auteurs. Le premier considère que les émotions sont des épiphénomènes des changements physiologiques et, en ce sens, cela leur enlève toute possibilité d'être intentionnelles. Elles ne sont donc pas aptes à motiver les

comportements qu'on associe habituellement aux réactions émotionnelles: telle que la motivation du chat à courir hors de la portée du chien ou son envie de grimper à un arbre. Deigh (2009) soutient que Damásio aurait mal interprété la théorie jamesienne. En effet, Damásio distingue les sentiments de l'émotion, alors que ce n'est pas le cas chez James. La théorie du neuropsychologue tout entière est articulée autour de la conception des émotions comme représentant des changements dans le corps, et les sentiments comme étant la *perception* interne de ces changements dans le corps. L'émotion n'y est donc pas seulement vue comme un épiphénomène, mais comme un processus incluant une forme de perception et d'évaluation. Il faut se garder, cependant, de réduire sa théorie à une certaine forme de cognitivisme minimal : ces perceptions des changements physiologiques ne se retrouvent pas exclusivement sous la forme de pensées, mais sont intégrées dans le corps et interagissent directement avec lui. (Damásio 1994)

La troisième opposition entre Damásio et James est aussi la plus sérieuse. Comme nous avons vu, la théorie somatique jamesienne ne permet pas de rendre compte efficacement de son intentionnalité et Damásio remarque qu'elle ne laisse pas suffisamment de place au processus mentaux qui permettent de faire une évaluation adéquate de la situation qui déclenche la réaction émotionnelle. (Damásio 1994). Les émotions, soutient l'auteur, sont plus que les simples effets sur le corps; elles représentent aussi des évaluations qui influencent la prise de décision et motivent l'action. En ce sens, il soutient qu'elles ne sont pas seulement des épiphénomènes : les émotions ont une force motivationnelle et sont souvent la cause centrale de nos actions. Damásio, comme une majorité de penseurs contemporains, supporte l'idée que les changements corporels qui forment l'expérience émotionnelle ne font pas que nous informer sur l'état de notre corps, ils nous partagent aussi des informations importantes au sujet des situations auxquelles nous devons faire face. Lorsqu'il sent son cœur battre la chamade et ses poils se hérissier en voyant le chien courir vers lui, le chat remarque plus que sa propre peur : il reconnaît un danger immédiat et sa réaction lui permet de se préparer à y faire face. Les émotions sont donc plus qu'une simple réaction physiologique, mais elles représentent un certain niveau d'évaluation. Le contenu de cette évaluation peut être interne et porter sur les réactions de l'organisme ou être externe et porter sur l'objet intentionnel de l'émotion. Lorsqu'on assiste à une scène particulièrement émouvante et qu'on remarque un effet de chaleur qui nous réchauffe la poitrine, les changements de notre corps nous informent de notre

joie intérieure; ces sentiments nous font prendre conscience de notre émoi. Ces mêmes changements sont aussi des indicateurs de notre perception de la scène qui se produit devant nous : si nous éprouvons de la joie, c'est signe de notre assentiment avec l'action que nous contemplons. Dans les deux cas, ces évaluations sont porteuses de sens, d'une valeur (consciente ou non) attribuée à l'objet ou à la situation qui est visée par l'émotion. Les émotions sont donc plus que des effets sur le corps, elles représentent des perceptions, transmettent des valeurs, et, ultimement, motivent l'action.

L'hypothèse des marqueurs somatiques

Comment expliquer que les émotions puissent avoir un contenu évaluatif si les perceptions des changements physiologique 1) se font souvent de manière instantanée et 2) peuvent se produire sans la réflexion cognitive? Damásio répond en s'inspirant du concept de programme affectif d'Ekman dans son hypothèse du marqueur somatique. Selon cette hypothèse, les marqueurs somatiques sont des processus qui assignent une certaine valeur (du moins une valence positive-négative) à des perceptions de l'organisme (Damásio 1996). Soutenant, comme Ekman et Plutchik, que les émotions primaires ont une signature physiologique, Damásio soutient l'existence d'un parcours neuronal et d'un trajet chimique distincts pour chaque émotion. L'habitude et l'expérience permettraient de rattacher chaque émotion à des contenus mentaux divers stockés sous formes d'« images » qu'on nommera des « représentations dispositionnelles ». Ces contenus renferment toutes sortes d'expériences associées aux émotions (des sensations du corps, mais aussi des pensées propositionnelles) et seraient automatiquement activées – ou « réveillées » - en la mémoire par les marqueurs somatiques lorsque l'individu doit faire face à une situation similaire. Les marqueurs somatiques permettent une prise de décision facile et explique la rapidité d'exécution de nos réflexes devant une situation mettant en péril notre survie. Ainsi, par exemple, les marqueurs somatiques de la peur permettront au chat d'évaluer rapidement et efficacement les options qui s'offrent à lui face à la menace du gros chien qui court en sa direction. Son corps se préparera à la fuite ou à l'attaque, avant même qu'il ait pris conscience de tous les éléments de la situation. Comme les programmes affectifs, les marqueurs somatiques peuvent être inscrits dans notre patrimoine génétique, mais ils enregistrent aussi les résultats de multiples situations vécues

reliées aux expériences émotionnelles. Par exemple, si le chat a déjà eu une rencontre malheureuse avec un chien, les marqueurs somatiques de la peur pourrait être automatiquement activés la prochaine fois qu'il verra un individu de la gent canine. En combinaison avec les représentations dispositionnelles, les marqueurs somatiques forment un système de réponses préprogrammées qui influence notre prise de décisions durant toute notre vie.

L'hypothèse des marqueurs somatiques a des implications considérables sur la façon dont on conçoit la relation entre les émotions, la cognition et la prise de décision. En soutenant que les émotions sont intimement liées à la prise de décision et que des évaluations peuvent être faites sans passer par des processus cognitifs exigeants, Damásio présente l'expérience émotionnelle comme étant une composante essentielle dans la cognition humaine et animale. Le neuropsychologue dédiera sa carrière à la réhabilitation de la place de l'émotion dans les différents mécanismes de la raison. Selon lui, il n'est pas lieu de séparer les opérations de l'esprit des mécanismes du corps ; Il s'agit là de ce qu'il identifie comme étant « L'erreur de Descartes ». Damásio s'est opposé à cette vision dualiste cartésienne qui sous-entend que l'émotion, parce qu'elle provient du corps et s'exprime par lui, est un état mental de seconde classe et n'a pas de place dans le processus de la rationalité. Il propose qu'il existe bel et bien une corrélation entre la cognition et les émotions, mais que la supposée supériorité de la première sur la deuxième doit être inversée. Damásio soutient que les tâches cognitives complexes ne peuvent être correctement effectuées sans l'apport de l'expérience émotionnelle. Travaillant auprès de patients atteints de lésions cérébrales, il se rend à l'évidence que les mécanismes des émotions sont imbriqués avec d'autres processus rationnels importants. Il remarque que les lésions au niveau des lobes frontaux affectent non seulement la capacité de ses patients à ressentir des émotions, mais que ces sujets présentent aussi des difficultés notoires à exécuter d'autres opérations rationnelles telles que la planification d'action, la prise de décision ou la reconnaissance d'individus qui leurs sont chers.

Les capacités réflexives complexes qui caractérisent l'intelligence « supérieure » des êtres humains seraient donc, selon l'auteur, tributaires des mécanismes plus fondamentaux de l'expérience émotionnelle, relevant de parties plus primitives du cerveau humain et partagées avec de nombreux animaux. Dans la suite de *L'erreur de Descartes*, Spinoza avait raison (2003),

Damásio soutient que tous les animaux possèdent les mécanismes nécessaires à l'émotion, comprise comme perception de changements physiologiques. Faisant écho à Spinoza, mais aussi aux théories évolutionnistes que nous avons présentées plus tôt, Damásio soutient que les émotions ont une visée fonctionnelle qui favorise la survie de l'organisme. La structure des capacités émotionnelles (et réflexives) se retrouve chez tous les êtres vivants qui ont la capacité de détecter des modifications dans leur environnement et d'y réagir, de la paramécie à l'homme moderne. Il donne ici un exemple de réaction de peur observable chez un animal invertébré :

*Pensez aussi à l'escargot de mer *Aplysia californica* – pas de moelle épinière non plus, un tout petit cerveau et une grande paresse. Touchez-lui les ouïes, et il s'enroulera sur lui-même, sa pression sanguine augmentera et son pouls grimpera. L'escargot produit un grand nombre de réactions concertées, et si on les transposait chez vous ou chez moi, on y verrait sans doute des composantes importantes de la peur. S'agit-il d'une émotion? Oui. D'un sentiment? Probablement pas. (Damásio 2004 p. 47)*

L'auteur distingue l'émotion du *sentiment*, qui se résume en la capacité d'expérimenter de la douleur ou du plaisir. (Damásio 2003, p. 9) Ainsi, il est possible que des animaux (ou même des humains, comme certains patients de Damásio) vivent des émotions sans y associer de plaisir ou de douleur. On aurait tendance, en se basant sur nos représentations classiques de la temporalité des émotions, à croire que les sentiments précèdent les émotions, alors que Damásio soutient le contraire. Si les escargots ne peuvent pas ressentir la douleur, en l'absence de système nerveux central, sa théorie leur accorde la capacité de tout de même ressentir des émotions. Damásio va aussi nous mettre en garde de ne pas tomber dans une attitude réductionniste en sous-estimant les émotions animales. Les réactions émotionnelles de l'escargot sont automatiques, certes, mais elles ne sont pas que des réflexes. Elles constituent des ensembles de réactions complexes, simultanées et rapides qui permettent de répondre efficacement à des problèmes de l'environnement pour la survie de l'organisme.

Jesse Prinz: L'émotion comme perception

Jesse J Prinz (2004, a-b) soutient, comme nous, que pour qu'une théorie des émotions soit achevée, elle doit tenir compte de l'intentionnalité des émotions. Le philosophe admet que la théorie *somatique* présentée par James et reprise quelque peu différemment par Damásio comporte

des éléments prometteurs, puisqu'elle permet d'expliquer de manière efficiente la phénoménologie des émotions et leur attribution aux animaux non humains. Or, il déplore qu'elle ne permette pas encore de rendre compte de l'intentionnalité, cette caractéristique essentielle de l'expérience émotionnelle. En effet, même avec les modifications apportées par Damásio, il semble que le schème explicatif des processus de l'émotion dissocie toujours la réaction émotionnelle de son élément déclencheur. Comme le dit Prinz: « For James, an emotion follows an exciting perception. But the exciting perception is not a part of the emotion it excites. » (2004b) Rappelons que, selon la théorie somatique, l'émotion représente la perception des changements dans le corps. Si nous reprenons notre exemple du chat qui a peur du chien qui se dirige vers lui, on pourrait donc dire que la peur du chat est la perception du tremblement de ses membres, du hérissément de ses poils, de l'augmentation de ses battements cardiaques, etc. La peur équivaut ainsi aux réactions physiologiques qui sont perçues par le chat dans ce contexte. Dans cette description des mécanismes automatiques du corps, on a l'impression que l'objet de l'émotion, ce sur quoi elle porte, n'est qu'accessoire : rien ne nous indique en quoi l'émotion ressentie par le chat est justifiée comme étant de la peur. Or, si le chat a réellement peur et qu'il présente les effets physiologiques de cette émotion, il ne faut pas oublier qu'il doit y avoir une certaine qualité du chien qui ait déclenché cette réaction. Il faut qu'il ait reconnu un danger, d'une manière ou d'une autre.

Prinz reconnaît qu'il manque ainsi un élément important de la réaction émotionnelle dans l'explication Jamesienne. Les émotions sont toujours en réaction à un événement extérieur, une perception ou un jugement, qui doit être « évalué ⁷ » d'une certaine manière par l'organisme. Cependant, le philosophe refuse de souscrire aux explications cognitivistes des émotions qui voient l'expérience émotionnelle comme le résultat de jugements rationnels, relayant souvent la phénoménologie des émotions au rang d'effets secondaires.⁸ Prinz voudrait réhabiliter les fondements de la théorie somatique en lui permettant d'expliquer l'intentionnalité des émotions. Le philosophe tente de ce fait à répondre à ce qu'il considère comme l'objection la plus persistante et ravageuse de la théorie somatique.

⁷ Prinz utilise adéquatement les verbes « *evaluate, assess or appraise* », dont les subtilités distinctives sont difficiles à traduire. (2004b p. 84)

⁸ Nous verrons bientôt de quoi il s'agit.

L'évaluation incarnée: le corps comme interprète

Le philosophe propose ainsi un amendement à la théorie somatique qu'il surnomme: la théorie de l'évaluation incarnée (*embodied appraisal theory*). Prinz conserve la définition des émotions telle que présentée par Damásio, comme perceptions de changements dans le corps (de niveau biochimique ou autres), mais il ajoute que ces réactions représentent en elles-mêmes des évaluations (*appraisals*). Il clarifie le terme ainsi: « Let us define an appraisal not as an evaluative judgment, but as any representation of an organism-environment relation that bears on well-being. » (2004-b p. 107). Sa proposition est donc inscrite dans la continuité de Damásio, qui suggère, avec son hypothèse des marqueurs somatiques, que l'organisme est en mesure de lier des informations cruciales avec des perceptions somatiques. Prinz va un peu plus loin en soutenant que les émotions représentent en elles-mêmes des évaluations.

Il n'est pas nécessaire, selon Prinz, de passer par le jugement pour être en mesure d'évaluer une situation. L'expérience émotionnelle comprend déjà l'évaluation de certaines qualités inhérentes aux perceptions. Prinz suggère que la sensation des changements corporels associée aux émotions nous informe non seulement sur notre propre état, mais elles contiennent des données importantes sur notre évaluation de l'objet de nos émotions. Les larmes qui montent à mes yeux en pensant au décès de mon père me rappellent que je considère sa perte comme un événement douloureux. Lorsqu'on sent la colère monter en nous, on réalise que les paroles que l'on vient d'entendre nous ont offensés. Les tremblements du chat et le sentiment de son cœur qui se débat dans sa poitrine démontre que le chat considère le chien comme une menace pour sa sécurité. L'hypothèse de l'évaluation incarnée soutient que les changements corporels sont donc porteurs de sens : ils représentent une certaine forme d'interprétation du monde et nous signalent la valence (positive ou négative) qu'on attribue à une situation.

Pour expliquer ce phénomène, Prinz suppose l'existence de « fichiers de calibration » (*calibration files*) associés à chaque émotion primaire. Concept à la jonction entre la notion de programme affectif d'Ekman et l'hypothèse des marqueurs somatiques et des représentations

dispositionnelles de Damásio, le fichier de calibration permettrait à l'organisme d'évaluer rapidement et efficacement une situation directement par l'expérience émotionnelle. Situés dans la mémoire à long terme des individus, ces fichiers contiendraient une liste de l'ensemble des représentations qui causent les types de réponses physiologiques constitutives des émotions. (Prinz 2004) Le fichier de calibration de la peur, par exemple, contiendrait une panoplie de situations provenant de jugements, d'expériences passées stockées dans la mémoire, de pensées provenant de l'imagination, mais aussi d'états perceptuels comme des odeurs ou des sensations qui sont de nature à causer les réactions physiologiques désagréables qu'on associe à cette émotion négative. Ainsi, lorsque le chat aperçoit le chien et a peur, il n'est pas nécessaire de supposer que sa réaction vient d'un jugement cognitif complexe. La simple perception d'une qualité menaçante du chien – la vision de sa masse musculaire, de ses crocs acérés ou de sa posture – doit se retrouver dans le fichier de calibration de la peur, engendrant automatiquement des réactions physiologiques déterminées. Cela explique l'immédiateté de la réponse émotionnelle qui ne pourrait avoir lieu si on devait passer par un jugement rationnel de la situation. En somme, ces perceptions feraient un travail similaire que les jugements cognitifs complexes en nous informant sur le type d'objet particulier auquel nous avons affaire, mais par des procédés causals automatiques.

L'hypothèse des fichiers de calibration vient appuyer, d'une certaine façon, certains présupposés de la théorie classique darwinienne. Non seulement elle appuie la fonction utilitaire des émotions comme orientée vers la survie de l'individu, mais elle explique aussi que les organismes possèdent des ensembles de réponses préprogrammées auxquelles peuvent s'ajouter de nouvelles informations venant de l'expérience. Prinz soutient que les émotions basiques et secondaires possèdent des fichiers de calibration, mais que la provenance de ces fichiers varie selon la catégorie d'émotions. Le contenu des fichiers des émotions basiques est inné et provient majoritairement de l'évolution, transmis par des prédispositions génétiques. Le contenu des autres émotions doit d'abord être *recalibré*. Puisqu'elles ne présentent pas de lien naturel de cause à effet entre les perceptions et les réponses physiologiques, le contenu des fichiers des émotions dites « secondaires » (qu'elles soient des amalgames complexes de plusieurs émotions ou qu'elles incarnent des normes sociales intériorisées par l'habitude) doit être inscrit dans la mémoire à long

terme par l'expérience ou procéder par raccourcis⁹ vers des fichiers de calibration des émotions primaires. Par exemple, quelques minutes de conditionnement dans un casino permettent d'associer le son des sonneries des machines à sous -pourtant fort et relativement désagréable- avec l'excitation et la joie que procure le fait de gagner un prix, inscrivant cette perception auditive dans la filière de calibration de la joie dans la mémoire. Si on oppose ici les termes d'émotions primaires et secondaires, il est important de noter que Prinz considère que les émotions forment une même catégorie d'états mentaux et sont seulement distinctes par leur provenance. Toutes les émotions, souligne-t-il, sont le résultat de perceptions de changements dans le corps et provoquent des réactions immédiates. En ce sens, elles partagent une essence commune.

En proposant sa théorie de l'évaluation incarnée, Prinz espère avoir permis une réhabilitation de la théorie somatique Jamesienne. Les mécanismes des filières de calibration, soutient le philosophe, permettent de combler les lacunes explicatives entre l'intentionnalité des émotions et l'automatisme des changements physiologiques. Intégrées dans la mémoire à long terme des organismes et connectées aux sensations de changements corporels, ces évaluations émotionnelles n'exigent pas la mobilisation de capacités intellectuelles ou réflexives complexes et expliquent l'automatisme qu'on attribue aux émotions. Du coup, la théorie de Prinz semble pouvoir s'appliquer aux animaux non humains, puisque les représentations émotionnelles peuvent être non propositionnelles et ne nécessitent pas de capacités langagières ou la possession de concepts. Contournant ainsi la lourdeur des processus cognitifs traditionnellement exigés pour la production d'évaluations, on peut expliquer que les animaux peuvent ressentir des émotions, interpréter ces émotions et prendre des décisions efficacement. Prinz soutient, dans la même lignée que Damásio, qu'il est grand temps de remettre en question notre vision préétablie des émotions qui les représentent comme étant subordonnée à la cognition et de restituer la place du corps dans notre rapport avec le monde.

In developing a theory of emotion, we should not feel compelled to supplement embodied states with meaningful thoughts; we should instead put meaning into our bodies and let perceptions of the heart reveal our situation in the world. (Prinz 2004b)

⁹ Le terme ne vient pas de Prinz, mais me semble adéquat pour représenter symboliquement les liens entre les différents fichiers de calibrations. Comme on ajoute des raccourcis pour faire des liens entre différents fichiers informatiques, il est possible de lier différents contenus des fichiers de calibrations des émotions primaires dans les fichiers des émotions secondaires.

Chapitre 3 – L’approche cognitive

Lorsqu’on tente de déterminer si les animaux non humains ont des émotions, on doute rarement de leurs capacités à *ressentir* les effets de la peur, de la tristesse ou de la colère dans leurs corps. Les plus grandes réserves que nous avons à leur attribuer ce type d’états mentaux reposent sur leurs capacités cognitives limitées et vient du postulat qu’avoir des émotions exige certaines habiletés intellectuelles supérieures. Avoir une émotion, selon plusieurs philosophes, c’est d’abord poser un jugement sur un état de fait. Cette analyse ne peut se faire que par des ressources minimales de l’entendement. C’est ce que défendent les théories cognitivistes des émotions dont nous analyserons les postulats fondamentaux et leurs liens avec la question des émotions animales.

L’importance de l’intentionnalité

Dans la représentation classique de l’expérience émotionnelle, celle que nous utilisons dans le langage ordinaire, on présente les émotions comme une réaction à quelque chose. Le chat voit le chien, l’identifie comme un danger potentiel, ce qui déclenche l’émotion de la peur et cause les effets physiologiques qui y sont associés. Comme nous l’avons vu, le critère de l’intentionnalité exige que les émotions soient en réaction à un objet. Or, on peut identifier deux d’objets dans la réaction émotionnelle : l’objet particulier et l’objet formel, les deux étant associés à des types de jugements distincts. L’objet *particulier* de l’émotion est l’élément spécifique de la situation qui donne un sens à la réaction émotive; dans notre exemple, il s’agit du chien. L’objet *formel* est l’interprétation de l’objet particulier qui justifie le type de réaction enclenchée. Ici, l’objet formel de la peur du chat est le danger que représente le chien. Selon Robert Solomon (1976) la perception de l’objet formel seule n’est pas suffisante pour entraîner une réaction appropriée. Le chat aurait pu voir le même chien, mais le reconnaître comme amical, ce qui aurait déclenché chez lui une émotion positive telle que la joie ou l’excitation. Une certaine forme de jugement évaluatif est présumée pour que la réaction de peur du chat soit justifiée face à une situation. Il doit reconnaître le chien comme étant menaçant (en vertu de ses crocs apparents, de ses grondements et de sa posture) et juger la situation dans laquelle il se trouve comme comportant un danger immédiat pour sa sécurité physique. Il procède ainsi à un jugement qu’on qualifierait d’*axiologique*

(Deonna et Teroni 2016), c'est-à-dire qu'il porte sur les propriétés constituantes de l'objet formel, lui attribuant une valeur positive ou négative. C'est donc en vertu de la qualité de dangerosité qu'il a attribué au chien après avoir analysé ses perceptions que la frayeur du chat est justifiée.

En décortiquant ses mécanismes ainsi, on peut douter que la réaction émotionnelle ne relève plus simplement de la réaction physiologique, et supposer qu'elle est plutôt issue de processus cognitifs imposants. La thèse soutenue par ce que nous appelons les théories cognitivistes des émotions est que l'émotion, essentiellement, se réduit aux *jugements* qui sont portés sur des objets, des situations ou des individus. En ce sens, nos réactions émotionnelles dépendent d'abord de la réalisation d'un état fait, et relèvent d'une croyance en un certain état du monde, d'une interprétation d'un événement déclencheur. Sans jugement, l'émotion n'est tout simplement pas possible. Cette approche est en opposition directe avec les théories somatiques jamesiennes. Les cognitivistes accusent les théories somatiques de dissocier l'émotion de son objet, en soutenant qu'elle est une réaction à des changements du corps. James aurait affirmé que la peur du chat de notre exemple est la perception de manifestations physiologiques : ses tremblements, l'augmentation de son rythme cardiaque et du rythme de sa respiration représentent l'objet formel de sa peur. Les cognitivistes critiquent qu'il s'agisse là de l'omission d'un élément essentiel de la réaction émotionnelle : son intentionnalité. Le danger ressenti par le chat ne fait pas de sens sans qu'il soit associé au chien qui en est la source. Le chat n'a pas seulement peur du *danger*, de manière générale. Il a peur du *chien* parce qu'il l'interprète comme étant un danger. Et pour que cette interprétation (*appraisal*) ait lieu, elle doit passer par une certaine forme de jugement cognitif. Il faut donc que l'animal ait les capacités de faire ce type de jugement pour être en mesure de ressentir l'émotion en bonne et due forme.

Le cognitivisme pur et dur : les émotions exigent la manipulation de concepts

On associe communément les théories cognitivistes avec l'idée que tout jugement est une attitude propositionnelle, c'est-à-dire qu'elle réagit à la reconnaissance d'un fait qui peut être

affirmé ou rejeté. « Le chien court vers moi » est une proposition. « Le comportement de ce chien est menaçant » en est une autre. Admettre que quelque chose *est* de telle ou telle manière dépend, selon certains, non seulement de capacité d'évaluation et d'interprétation, mais elle exige la possession de *concepts*. (Evans 1982) Selon cette approche maximale du cognitivisme, en formulant la proposition « Le chien est dangereux », le chat doit comprendre (au moins) deux concepts fondamentaux : celui de *chien* et celui de *danger*. Pour que la réponse émotionnelle ait lieu, on doit donc supposer que l'individu a des capacités langagières qui le rendent apte à saisir divers concepts, ce dont on peut douter chez une grande majorité d'animaux.

On pourra objecter qu'on n'a nul besoin d'être l'incarnation de Socrate pour être en mesure de ressentir des émotions et que de supposer la possession de concepts comme condition essentielle de l'émotion est trop exigeant du point de vue cognitif. Il n'est pas toujours nécessaire de comprendre l'étendue d'un concept pour l'utiliser et y faire référence au quotidien. De la même manière qu'on peut ressentir les effets de la gravité sans être en mesure d'en expliquer les lois, on peut aimer sans savoir ce qu'est l'amour ou ressentir la *schadenfreude* sans parler allemand. Aussi, si les émotions exigent l'application de concepts, on peine à expliquer comment nos émotions peuvent être irrationnelles ou non justifiées. Par exemple, la réaction de panique intense qui accompagne la phobie des avions devrait s'expliquer, selon cette théorie cognitiviste maximale, comme le jugement que le concept d'avion est assimilable au concept de danger. Or, une personne qui est fort bien informée sur les minces risques d'écrasement d'avion peut tout de même ressentir les effets de la peur à l'idée de devoir voyager à bord d'un de ces engins.

Peu de philosophes contemporains qui se récusent du cognitivisme continuent d'argumenter en faveur d'une définition aussi exigeante des émotions et la majorité des auteurs propose une vision plus élargie de ce que représente le type de cognition essentielle à l'expérience émotionnelle. Robert Solomon, pourtant lui-même un des plus influents représentants contemporains du cognitivisme, s'objecte à l'utilisation du terme de *cognitivism* pour décrire sa théorie et celle de ses collègues (Solomon 2004). Il se désole que la théorie maximale ait associé la cognition avec des opérations réflexives complexes. Il rappelle qu'affirmer que les émotions sont cognitives peut vouloir dire bien des choses : cela peut signifier que les émotions sont des propositions, des

pensées, des croyances, des scénarios paradigmatiques, des interprétations ou des jugements. Si tous les philosophes cognitivistes s'entendent sur le fait que les émotions sont intentionnelles et dépendent d'une certaine forme de cognition, il n'y a pas de consensus sur l'étendue des habiletés cognitives nécessaires à l'expérience émotionnelle. Le terme de cognitivisme représente donc une espèce de terme parapluie qui englobe toutes les théories qui considèrent que la transmission d'informations est centrale à l'expérience émotionnelle (Nussbaum 2011). Faute de temps dans ce court panorama des théories des émotions applicables aux animaux, nous nous attarderons principalement sur une alternative populaire de la théorie cognitiviste pure : la théorie jugementale soutenue par Robert C. Solomon et Martha Nussbaum. Cette approche prépondérante dans le paysage des théories des émotions contemporaines explique que certaines pensées qui causent les émotions sont de nature non propositionnelle, ne rendant pas la possession de capacités linguistiques une condition essentielle pour être capable d'émotion. Cela n'exclut pas que des émotions puissent porter sur des jugements propositionnels, mais une grande partie de nos réponses émotionnelles n'exigent pas ce type de cognition.

Nussbaum et Solomon: La théorie jugementale

Nussbaum et Solomon s'entendent sur plusieurs points : les émotions sont formées par des jugements, elles ont des objets intentionnels, elles sont évaluatives et représentent des valeurs, et elles peuvent comprendre des croyances complexes comme elles peuvent être issues de perceptions sensorielles quasi immédiates. Les deux philosophes s'inspirent de l'approche stoïcienne des émotions et soutiennent que les émotions sont constituées de croyances évaluatives : le jugement constitutif de l'émotion nous informe non seulement sur un état du monde, mais il lui accorde une valeur en fonction du bien-être de l'individu. Cette idée est défendue dans leurs versions respectives de ce qu'on appelle la *standard cognitive appraisal theory*. Nussbaum (2001) et Solomon (2004) définissent les émotions dans la plus pure tradition stoïcienne : elles sont des réactions aux événements qui sont hors de notre contrôle, qui ne dépendent pas entièrement de nous. Lorsqu'on se réjouit d'une bonne nouvelle, qu'on est surpris par la réaction d'autrui, qu'on est déçu d'un résultat ou qu'on a peur d'un méchant chien, l'émotion porte sur une situation qui n'est pas complètement sous notre emprise. Les émotions sont donc modelées par notre évaluation

du monde et ce ne sont pas tant les évènements singuliers (les objets particuliers des émotions) qui nous troublent, mais notre interprétation de ceux-ci (les objets formels). Solomon écrit: « The story of an emotion, I shall argue, is the story of judgements about important things, judgements in which we acknowledge our neediness and incompleteness before those elements what we do not fully control.» (Solomon 2004, p. 184) Ultimentement, on doit prendre conscience des mécanismes émotionnels pour accéder à la paix de l'esprit et au bonheur vu comme *eudaimonia*.

Nussbaum souscrit aussi à la définition stoïcienne du *jugement* qui l'identifie comme un assentiment donné à une perception. (Nussbaum 2004) La philosophe décrit le mécanisme de la perception ainsi : un objet nous apparaît posséder une qualité donnée, se présentant d'une certaine façon à nous. Le type de jugement que représente cette perception dépend de la manière dont nous traitons cette information. Nous avons le choix de considérer la perception comme vraie et de l'accepter comme telle, en tel cas la perception devient notre jugement propre. Dans l'exemple qui nous suit depuis le début de notre enquête, le chien apparaît au chat comme un danger et le félin accepte d'admettre cette perception comme étant juste. Une autre option s'offre aussi à nous: nous pouvons aussi contester la perception, la répudier comme fausse, et croire son opposé. Le chat de notre exemple aurait pu être surpris en voyant le chien et le considérer rapidement comme étant dangereux, mais se raviser en voyant qu'il ne comportait pas une menace. Enfin, Nussbaum nous dit qu'il est possible de traiter nos perceptions d'une troisième façon en suspendant notre jugement sur celles-ci et en n'y accordant pas de croyance, du moins pour l'instant. Ce dernier mode d'interprétation des perceptions, inspiré par l'attitude stoïque, permettrait de remarquer l'existence de la perception, mais de ne pas lui attribuer de valeur, en l'absence de certitude. Dans ces trois cas de figure, une évaluation de la perception est nécessaire et cette prise de position exige la mise en pratique d'habiletés cognitives plus ou moins imposantes.

Agréant avec le fonctionnalisme des théories darwiniennes, Solomon soutient aussi que la visée ultime des émotions est de « changer le monde » (Solomon 2003). Par l'émotion, l'organisme réagit à des états de fait parce qu'il leur accorde une certaine valeur en fonction de son bien-être. Par exemple, Jean est en colère parce qu'il a jugé qu'on lui faisait du tort volontairement et que sa situation n'est pas juste. Léa est anxieuse parce qu'elle souhaite que son mémoire soit bien reçu et

qu'elle juge que c'est une chose importante pour elle. Notre cher félin n'aime pas se faire mordre, et voudrait rester en vie, et juge que la venue du gros chien met en péril son bien-être. Les émotions sont donc rationnelles, dans le sens qu'elles sont des jugements portés sur le monde qui nous permettent d'expliquer leur intentionnalité en les rapportant ultimement à nos buts, nos croyances et nos intentions. C'est en leur qualité de jugement qu'on explique leur force motivationnelle et qu'on peut les justifier comme étant des interprétations correctes ou incorrectes du monde.

On peut objecter à l'explication de Solomon et de Nussbaum qu'elles représentent le processus de réaction émotionnelle comme étant une suite d'opérations complexes de la raison, qui semble désincarnée de la phénoménologie qui caractérise l'expérience émotionnelle. Après tout, les émotions sont ressenties extrêmement rapidement dans le corps, parfois sans même qu'on s'en rende compte ou qu'on ne sache pourquoi. Si l'individu doit d'abord poser une suite de jugements pour que se déclenche la réaction émotionnelle («Ce qui court vers moi ressemble à un gros chien.», «Ce chien montre les crocs et jappe en me regardant.» , «Je reconnais ces comportements comme étant agressifs.», «Une morsure de chien cause de la douleur.», «Je n'ai pas envie de me faire mordre.», etc.), il semble que la charge cognitive soit trop grande pour expliquer l'immédiateté qui caractérise les émotions. Solomon répond que ces jugements ne sont pas tous des jugements complexes et réfléchis. Les jugements peuvent être inconscients comme conscients, ils peuvent être épisodiques ou s'étendre dans le temps, ils peuvent avoir comme objets des propositions ou des objets de perception (Solomon 2004). Le philosophe récuse l'idée qu'un jugement cognitif doit toujours être délibéré et articulé (Solomon 1988). Les réponses émotionnelles sont des comportements d'urgence et les jugements qui les déterminent sont souvent immédiats, ce qui peut expliquer qu'on se trompe souvent et que nos émotions ne sont pas toujours adéquates aux situations réelles. S'il arrive que nos émotions soient le résultat de jugements réfléchis et posés, ils peuvent aussi représenter des interprétations très peu raffinées et automatiques.

Les émotions, en tant que jugements de perceptions évaluatives, ne représentent pas des actes intellectuels détachés comme le prétendrait la théorie cognitiviste maximale, mais une façon de saisir le monde et de s'y engager. Solomon critique qu'en prétendant que les émotions sont pré

cognitives (comme le fait Damásio), on suppose que la réaction émotionnelle est passive et involontaire, alors qu'elle engage tout l'organisme dans son processus évaluatif. Le simple fait de considérer les émotions comme une *réponse* à quelque chose, indique une certaine forme de reconnaissance (*recognition*) qui est essentiellement cognitive. Sa définition de jugement semble englober tout mécanisme de l'esprit qui permet de faire un lien entre le monde extérieur et soi et de s'engager avec celui-ci. En ce sens, une émotion ne fait pas que nous informer sur notre propre réaction face à un élément déclencheur (ce qui est suggéré par la théorie somatique), mais elle nous informe sur un état du monde (interne ou externe). Dans les mots de Solomon: « Feelings are not just sensations, nor are they mysterious "affects", but felt bodily engagements with the world. » (Solomon 2004, p. 154) Nussbaum exprime une idée similaire lorsqu'elle soutient que la cognition est la cause des bouleversements (*upheavals*) qui décrivent la phénoménologie des émotions : « The recognizing and the upheaval belong to one and the same part of me, the part with which I make sense of the world. » (Nussbaum 2004, p. 327) Cependant, pour Nussbaum, il est possible de ressentir une émotion qui réside dans l'esprit, sans avoir besoin de passer par le corps ou de s'exprimer dans une réaction physiologique. C'est le cas, selon l'autrice, des émotions qu'on ressent en se remémorant des expériences passées ou en s'imaginant des situations futures.

Les deux philosophes sont aussi en accord avec l'idée que le jugement n'est pas la cause de l'émotion, il représente plutôt son essence. Nussbaum nous fait remarquer que le langage commun exprime habituellement l'idée que le jugement est la cause de l'émotion, pris comme deux événements séparés, alors que les changements corporels font partie des caractéristiques qui décrivent l'état émotif. Par exemple, le chien cause la peur (il y a le chien, puis la peur), alors que les tremblements accompagnent l'émotion et la communiquent (« J'avais tellement peur que j'en tremblais. »). Encore une fois, on observe un clivage entre deux éléments constitutifs de l'émotion, entre son intentionnalité et sa physiologie, qui nous ramène à une conception dualiste cartésienne. Comme l'ensemble des philosophes que nous avons rencontrés dans ce court panorama des théories des émotions, Nussbaum souhaite que son explication permette de joindre ces deux pôles de l'expérience émotive. Les jugements n'arrivent pas toujours de façon désincarnée et froide en la conscience avant la réaction physiologique. Elle soutient qu'on voit à tort les jugements comme

statiques : les jugements sont plus souvent qu'autrement liés aux réponses du corps et se meuvent et évoluent avec les pensées qui se bousculent lors de la réaction émotive.

Solomon propose une approche similaire du lien entre les jugements et leurs effets sur le corps, mais ce n'a pas toujours été le cas. Au début de sa carrière, la théorie de Solomon laissait très peu de place à la dimension phénoménologique des émotions. À l'époque, pour Solomon (Solomon 1973), les changements corporels associés aux émotions n'étaient que des phénomènes accessoires, apparaissant en comorbidité avec certaines émotions, mais ne représentant pas une qualité essentielle de la réaction émotive. Dans ses plus récents écrits, Solomon continue de supposer qu'il est possible d'avoir des émotions sans ressentir de sensations dans le corps, puisque l'essence des émotions réside dans le type de jugement qui est posé sur une situation donnée. Cette explication permet à sa théorie de se dispenser d'explication en ce qui a trait aux émotions qui ne sont pas associées à des réactions physiologiques marquées, telles que la jalousie ou l'espoir. Or, Solomon a revu sa position sur l'importance de la phénoménologie des émotions. Dans ses écrits plus récents, il déclare avoir sous-estimé le rôle essentiel du corps dans la production d'émotions. Solomon rappelle que certaines émotions ont des effets physiologiques caractéristiques qui sont essentiels à leur définition (rappelant, par exemple, les expressions faciales associées au dégoût, ou l'augmentation des battements cardiaques reliée à la peur). Cependant, il considère que l'existence de ces changements dans le corps ne présuppose pas des mécanismes distincts et indépendants du jugement. Au contraire, il affirme que la réaction physiologique est aussi un type de jugement : un jugement du corps. Solomon déclare: « I now agree that bodily feelings have been "left out" of the cognitive account, but I also believe that "cognition" or "judgment" properly construed captures that missing ingredient. » (Solomon 2003, p. 13). Ainsi, la transmission d'informations seule n'est pas suffisante pour créer l'émotion et la réaction émotionnelle est aussi irréductible à sa phénoménologie. Seule la cognition (prise au sens large), grâce au jugement évaluatif, peut procéder à l'union des deux et constituer une émotion en bonne et due forme.

L'application de l'approche jugementale aux émotions animales

Est-ce que la théorie cognitiviste, même dans son approche minimale chez Nussbaum et Solomon, permet l'existence d'émotions animales? On voit que des efforts considérables sont dépêchés par les philosophes cognitivistes pour réduire au maximum les exigences intellectuelles nécessaires au jugement et ouvrir leurs théories à la possibilité d'émotions animales. Les philosophes savent que cette critique peut mettre en péril l'édifice de leur argumentaire. On remarquera que plusieurs auteurs se contentent de balayer de la main les théories cognitivistes en leur présentant l'exemple des émotions animales comme un contre-argument suffisant à les démonter. Nussbaum dédie un chapitre complet à la question des émotions animales dans *Upheavals of thought* réaffirmant, comme nous l'avons fait, l'importance de cet enjeu dans la mise en place d'une théorie achevée des émotions.

Rejetant l'attitude « réductionniste » des théories béhavioristes en psychologie et de l'approche jamesienne, Nussbaum rappelle qu'on ne peut réduire les réactions émotionnelles animales à des instincts dépourvus d'une certaine forme d'interprétation. Comme nous l'avons vu en ce qui a trait aux émotions humaines, on ne peut dissocier l'émotion de son sujet. Les émotions des animaux doivent aussi être intentionnelles et porter sur la perception d'un état de fait. Alors que les humains peuvent procéder à des jugements propositionnels, cela semble trop demandant pour les capacités langagières et conceptuelles des animaux non humains (en excluant quelques exemples extraordinaires bien connus chez les primates et les mammifères). Nussbaum s'inspire des travaux du psychologue Richard Lazarus (1991) pour proposer que les émotions animales représentent des évaluations (*appraisals*) automatiques et souvent inconscientes, qui permettent aux organismes de réagir aux situations de leur environnement dans le but de maximiser leur bien-être. Enfin, elle soutient que les évidences des théories influentes en psychologie et en neuroscience (dont celle de Damásio) confirment les prédicats de l'approche néo-stoïcienne qu'elle défend:

The animal evidence confirms the Stoic view that an emotion is an evaluative appraisal of the world. These ways of seeing will always involve some sort of combination or predication – usually of some thing or person with an idea of salience, urgency, or importance. (...) In each case, the world impinges on the animal not directly, but through these evaluative appraisals - which may be accurate or inaccurate, and may be

modified by teaching. All of this our view contains already;(...) (Nussbaum 2001, p. 125-126)

Or, Nussbaum reconnaît que la théorie cognitiviste doit s'appliquer à redéfinir certains de ses concepts fondamentaux pour s'assurer de ne pas être trop exigeante au niveau des habiletés supérieures qui seraient considérées comme essentielles à une approche jugementaliste. Elle s'oppose ainsi à définir l'objet formel des émotions comme relevant obligatoirement d'un contenu propositionnel. Puisque les animaux n'ont pas les capacités cognitives et langagières pour permettre la manipulation de concept et la compréhension de jugements propositionnels, cette approche est vouée à l'échec. Nussbaum propose donc trois modifications importantes à l'approche néo-stoïcienne pour assurer qu'elle s'applique aux émotions animales. D'abord, les évaluations cognitives n'ont pas besoin d'être le résultat d'une conscience réflexive. Ensuite, leur contenu ne doit pas être exprimable seulement par le langage, mais par d'autres comportements et formes d'expression. Enfin, les évaluations cognitives peuvent être de nature perceptuelle. Par ces modifications, la philosophe soutient que l'approche jugementaliste des émotions permet une application adéquate à la majorité des animaux non humains.

What we need, in short, is a multifaceted notion of cognitive interpretation or seeing-as, accompanied by a flexible notion of intentionality that allows us to ascribe to a creature more or less precise, vaguer or more demarcated, ways of intending an object and marking it as salient. (Nussbaum 2001, p. 129)

Conclusion

Lorsque vient le temps de comprendre les émotions d'un autre être humain, nous nous retrouvons automatiquement à faire des hypothèses en relation avec nos propres contenus mentaux. Nous avons tendance, grâce aux mécanismes de l'empathie, à tenter de nous transposer dans la situation d'autrui et de comprendre ses états mentaux en se fiant à différents indices: nous analysons ses paroles, mais aussi son langage corporel, ses réactions physiques, sa posture, l'expression de son visage, etc. Si nous ne comprenons pas clairement comment se sent l'individu, on lui demandera de nous expliquer. Ceci n'est, bien sûr, pas possible avec les animaux qui ne peuvent nous partager leurs états d'esprit grâce au langage. Il faut alors se fier uniquement à notre interprétation du langage du corps, en observant leur comportement et leurs réactions. Les scientifiques peuvent aussi user d'outils de mesure sophistiqués pour analyser les réponses émotionnelles des animaux (tels que des machines de résonance magnétique, des détecteurs de température, des électrocardiogrammes, etc.), mais ils ne peuvent qu'accumuler des données d'observation sur les types de réactions causées par certains types de stimuli. Aucun outil n'a encore été inventé pour détecter les émotions et s'assurer hors de tout doute que ce que nous observons chez l'animal - comme chez l'homme - relève de la peur, de la jalousie ou de la joie. On pourra observer que certaines zones circonscrites du cerveau ont été éveillées, mais on ne pourra pas affirmer avec certitude que ce que l'animal est en train de ressentir est de la joie, de la colère ou de la surprise.

Si la barrière de la langue et la potentielle insondabilité des esprits animaux semble représenter un obstacle majeur à la compréhension du phénomène des émotions animales, il faut souligner que ce problème n'est pas strictement réservé aux relations entre les hommes et les animaux, mais se présente aussi dans nos relations avec autrui. Comment puis-je être certaine que la personne en face de moi vit bel et bien de la tristesse? En regardant les larmes couler sur ses joues, ses épaules courbées, ses mains tremblantes et en entendant ses sanglots, je peux associer ses réactions à ce que je connais de la tristesse. Si j'analyse la situation, en apprenant, par exemple que son chat adoré est décédé, je peux comprendre et justifier sa réaction émotionnelle. Si je lui parle, elle pourra m'avouer qu'elle est triste. Cependant, je ne peux jamais être certaine de l'authenticité de sa tristesse. Peut-être suis-je en train d'observer une actrice qui simule la tristesse.

Peut-être que ce qu'elle ressent comme étant de la tristesse, je l'aurais ressenti de manière complètement différente et que nous utilisons les mêmes termes pour parler de deux états distincts. Lorsque j'attribue des états mentaux aux autres, humains ou animaux, je ne peux faire que des suppositions, des hypothèses. C'est l'essence du problème des autres esprits: problème qui est d'autant plus équivoque lorsqu'on fait des hypothèses sur les états mentaux d'animaux qui sont très différents de nous au point de vue de leur constitution.

L'ensemble des théories présentées ici semblent s'accorder sur le fait que les animaux sont en mesure de ressentir des émotions primaires telles que la peur, la surprise, la tristesse, le dégoût ou la colère. Leurs efforts à inclure les particularités de la vie émotionnelle des animaux non humains contribuent non seulement à notre plus grande compréhension du fonctionnement des esprits animaux, mais elles participent aussi à la sensibilisation à nos comportements spécistes et à la protection des intérêts fondamentaux de tous les animaux. En effet, si les animaux ressentent des émotions et que ces émotions contribuent à leur bien-être ou à leur mal-être, nous avons le devoir de s'assurer de leur bien-être émotionnel, dans la limite où nous en sommes responsables. Imaginons que vous priviez un enfant de voir sa mère, ce qui met le petit dans une détresse inconsolable. On dira que vous êtes responsables de son état, qu'il est de votre faute si le petit enfant est aussi triste, et on vous obligera à réparer cette faute. Alors pourquoi n'en serait-il pas différent d'un veau qui a été séparé de sa mère lors du processus de sevrage des vaches laitières? On aura tendance à objecter que la souffrance de l'enfant qui est séparé de sa mère est probablement plus grande que celle de l'animal, puisque le premier a conscience de plusieurs états de fait qui ne sont pas considérés par l'animal, qu'il peut se projeter dans l'avenir, qu'il peut formuler des désirs, etc. On pourra objecter que le veau séparé de sa mère montrera des signaux de détresse durant une période plus courte que l'enfant, et que, donc, sa détresse est moindre. Il est vrai que plusieurs facteurs sont à considérer dans cette comparaison un peu bancal, mais le résultat est le même: les deux petits sont tristes, les deux petits souffrent et cette souffrance est la conséquence directe de l'action d'un être humain. Ainsi, tant que nous exploiterons les animaux, qu'ils sont sous notre contrôle et notre protection, nous sommes moralement obligés de considérer leurs capacités à expérimenter des émotions lorsque nos actions ont des conséquences directes sur leur bien-être émotionnel.

On a longtemps souhaité que le fossé qui sépare les hommes des autres animaux soit le plus imposant possible: la prétendue supériorité humaine légitimisant son contrôle sur l'ensemble des êtres qui lui sont inférieurs. Affirmer que les animaux ne possèdent pas d'émotion c'est minimiser leur sensibilité et contribue à nous déculpabiliser pour le mal que nous leur faisons. Dire qu'ils ne sont ainsi pas capables de ressentir les effets de la tristesse qu'on pourrait leur faire vivre en les séparant de leurs semblables, la peur de souffrir à l'abattoir ou le dégoût de patauger dans leurs excréments à longueur de jour, nous enlève un poids sur la conscience et nous distancie de nos obligations morales pour un temps. Cependant, un examen approfondi de nos présupposés nous oblige à nous rendre à l'évidence: l'homme n'est pas si différent des autres animaux. S'il s'auto-proclame supérieur, ce n'est qu'en vertu de quelques critères subjectifs et, encore, cette supériorité relève que d'une considération de degrés. Des animaux sont capables de régler des problèmes, d'apprendre de leur environnement et même de partager leurs connaissances avec leurs petits, d'utiliser des outils, de forcer d'autres animaux à l'esclavagisme, d'entretenir des relations durables avec leurs pairs, d'avoir des préférences, d'apprécier la musique, de planifier des actions et de faire maintes et maintes choses qu'on croyait réservées à l'homme.

Pourquoi en serait-il différemment pour ce qui a trait aux émotions? Tous les animaux ne sont probablement pas en mesure de ressentir l'éventail intégral des émotions humaines, particulièrement lorsqu'il s'agit d'émotions complexes telles que la mélancolie ou la jalousie, mais ils sont aptes à ressentir *quelque chose*, ce qui nous est rendu évident dans l'observation de leurs comportements. On a longtemps présupposé que ce que nous identifions communément comme une émotion chez un animal devait provenir de processus bien différents de nos émotions humaines. Les émotions, on argumentait, étaient strictement allouées aux êtres humains, puisque nous sommes les seuls être de raison. Comme nous l'ont démontré ces trois approches influentes dans l'étude des émotions, la raison, la possession de concept ou la capacité langagière ne représente pas un obstacle insurmontable à l'expérience émotionnelle. Les humains sont certainement les seuls animaux à construire des fusées, à remplir des déclarations d'impôt et à écrire des mémoires de philosophie, mais les autres animaux possèdent des capacités qui sont supérieures aux nôtres de bien des manières. Qu'on admette que les comportements qu'on observe chez les animaux représentent des émotions identiques aux nôtres ou non, force est de constater que les

conditions dans lesquelles certains animaux sont forcés de vivre ont des conséquences sérieuses sur leur bien-être émotionnel. On n'a qu'à mentionner la surpopulation des enclos ou l'isolation complète des animaux en cages, la séparation hâtive avec les membres de leur famille, le déni de leurs instincts biologiques de base (tels que courir, creuser la terre, jouer, s'étirer, etc., toutes des choses qui sont souvent impossibles dans une cage). Toutes ces conditions causent un niveau de stress élevé qui affecte leur qualité de vie. On peut éprouver des réserves quant à la possibilité pour plusieurs animaux non humains d'accéder à la conscience ou de ressentir des émotions complexes, mais on ne peut nier qu'ils sont des êtres sensibles et que leur vie émotionnelle relativement riche est affectée par nos actes. Tous les animaux sont capables d'émotions. L'homme n'est seulement l'un d'eux.

Références bibliographiques

- Amzallag, E. (2018, 19 juin). *Vers une universalité des émotions: analyse de la capacité émotionnelle des vertébrés et invertébrés*.
<https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/20662>
- Barrett, L. F. (2006). Are Emotions Natural Kinds? *Perspectives on Psychological Science*, 1(1), 28-58.
- Barrett, L. F. (2017). *How emotions are made: The secret life of the brain*. Houghton Mifflin Harcourt.
- Bekoff, M. (2007). *The emotional lives of animals: A leading scientist explores animal joy, sorrow, and empathy--and why they matter*. New World Library.
- Colombetti, G. (2009). From affect programs to dynamical discrete emotions. *Philosophical Psychology*, 22(4), 407-425. <https://doi.org/10.1080/09515080903153600>
- Damasio, A. R. (1994). *Descartes' error: Emotion, reason, and the human brain*. G.P. Putnam.
- Damasio, A. R. (1996). The somatic marker hypothesis and the possible functions of the prefrontal cortex. *Philosophical Transactions of the Royal Society of London. Series B: Biological Sciences*, 351(1346), 1413-1420. <https://doi.org/10.1098/rstb.1996.0125>
- Damasio, A. R. (2000). *The feeling of what happens: Body and emotion in the making of consciousness*. Harcourt Inc.
- Darwin, C. (1886). *The Expression of the Emotions in Man and Animals*. D. Appleton.
- Darwin, C. (1979). *The expression of emotions in man and animals*. Julian Friedmann; St. Martin's Press.
- de Waal, F. (2019, 8 mars). Opinion | Your Dog Feels as Guilty as She Looks. *The New York Times*. <https://www.nytimes.com/2019/03/08/opinion/sunday/emotions-animals-humans.html>
- Deigh, J. (2004). Primitive emotions. Dans Robert C. Solomon (dir.), *Thinking about feeling: Contemporary philosophers on emotions* (p. 9-27). Oxford University Press.
- Deigh, J. (2009). *Concepts of Emotions in Modern Philosophy and Psychology*. Oxford University Press. [10.1093/oxfordhb/9780199235018.003.0002](https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780199235018.003.0002)
- Deonna, J. A. et Teroni, F. (2015). Emotions as Attitudes. *Dialectica*, 69(3), 293-311.
[10.1111/1746-8361.12116](https://doi.org/10.1111/1746-8361.12116)

- Descartes, R. (1979). *Méditations métaphysiques: objections et réponses, suivies de quatre lettres* (édité par J. M. Beyssade). Garnier-Flammarion.
- Ekman, P. (1992). An argument for basic emotions. *Cognition and Emotion*, 6(3-4), 169-200. <https://doi.org/10.1080/02699939208411068>
- Ekman, P. (2005). Basic Emotions. Dans *Handbook of Cognition and Emotion* (p. 45-60). John Wiley & Sons, Ltd. [10.1002/0470013494.ch3](https://doi.org/10.1002/0470013494.ch3)
- Ekman, P. (2016). What Scientists Who Study Emotion Agree About. *Perspectives on Psychological Science*, 11(1), 31-34. <https://doi.org/10.1177/1745691615596992>
- Ekman, P. et Cordaro, D. (2011). What is Meant by Calling Emotions Basic. *Emotion Review*, 3(4), 364-370. <https://doi.org/10.1177/1754073911410740>
- Ekman, P. et Friesen, W. V. (1975). *Unmasking the face: A guide to recognizing emotions from facial clues*. Prentice-Hall.
- Evans, G. (1982). *The varieties of reference* (édité par John. McDowell). Clarendon Press; Oxford University Press.
- Griffiths, P. E. (1997). *What emotions really are: the problem of psychological categories*. University of Chicago Press.
- Griffiths, P. E. (2004). Is emotion a natural kind? Dans Robert C. Solomon (dir.), *Thinking about feeling: Contemporary philosophers on emotions* (p. 233-249). Oxford University Press.
- Hamann, S. (2012). Mapping discrete and dimensional emotions onto the brain: Controversies and consensus. *Trends in Cognitive Sciences*, 16(9), 458-466. <https://doi.org/10.1016/j.tics.2012.07.006>
- Harvard Health. (s. d.). *Understanding the stress response*. Harvard Health. <https://www.health.harvard.edu/staying-healthy/understanding-the-stress-response>
- LeDoux, J. (2012). A Neuroscientist's Perspective on Debates about the Nature of Emotion. *Emotion Review*, 4(4), 375-379. <https://doi.org/10.1177/1754073912445822>
- LeDoux, J. E. (1996). *The emotional brain: The mysterious underpinnings of emotional life*. Simon & Schuster.
- LeDoux, J. E. (2000). Emotion Circuits in the Brain. *Annual Review of Neuroscience*, 23(1), 155-184. <https://doi.org/10.1146/annurev.neuro.23.1.155>
- Masson, J. M. et McCarthy, S. (1996). *When elephants weep: The emotional lives of animals*. Delta.
- Nussbaum, M. C. (2001). *Upheavals of thought: The intelligence of emotions*. Cambridge University Press.

- Nussbaum, N., Martha Craven. (2004). Emotions as judgments of value and importance. Dans Robert C. Solomon (dir.), *Thinking about feeling: Contemporary philosophers on emotions* (p. 183-199). Oxford University Press.
- Panksepp, J. (1998). *Affective neuroscience: The foundations of human and animal emotions*. Oxford University Press.
- Plutchik, R. (1962). *The emotions: Facts, theories, and a new model*. Random House.
- Plutchik, R. (1965). What is an Emotion? *The Journal of Psychology*, 61(2), 295-303. <https://doi.org/10.1080/00223980.1965.10543417>
- Plutchik, R. (1982). A psychoevolutionary theory of emotions. *Social Science Information*, 21(4-5), 529-553. <https://doi.org/10.1177/053901882021004003>
- Plutchik, R. (1984). Emotions: A general psychoevolutionary theory. Dans K. R. Scherer et P. Ekman (dir.), *Approaches to emotion* (p. 197-219). Lawrence Erlbaum Associates.
- Plutchik, R. (2001). The Nature of Emotions: Human emotions have deep evolutionary roots, a fact that may explain their complexity and provide tools for clinical practice. *American Scientist*, 89(4), 344-350.
- Plutchik's Wheel of Emotions: Explore the Interactive Feelings Wheel • Six Seconds*. (2020, 11 août). Six Seconds. <https://www.6seconds.org/2020/08/11/plutchik-wheel-emotions/>
- Price, C. (2015). *Emotion*. Polity Press.
- Prinz, J. J. (2004a). Embodied emotions. Dans Robert C. Solomon (dir.), *Thinking about feeling: Contemporary philosophers on emotions* (p. 44-58). Oxford University Press.
- Prinz, J. J. (2004b). *Gut reactions: A perceptual theory of emotion*. Oxford University Press.
- Solomon, Robert C. (dir.). (2003). *What is an emotion?: Classic and contemporary readings* (2^e éd.). Oxford University Press.
- Solomon, Robert C. (1993). *The passions: Emotions and the meaning of life*. Hackett Publishing Company.